

43e Année. N° 1. 1er Janvier 1900.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous présentons nos vœux de Nouvel An à tous les amis de la cause, à nos confrères en publicité, à nos lecteurs et à tous les investigateurs consciencieux du phénomène spirite moderne.

Notre philosophie donne la paix à celui qui souffre, l'espérance à qui désespère, la vérité simple au savant qui doute et le fait révélateur au chercheur sérieux.

A tous le souhait de leur frère en humanité,

P.-G. Leymarie.

LE BALLET DE Mlle LINA

Dimanche passé, dans le coquet atelier du peintre *Mucha*, une assistance d'élite s'était réunie pour voir le premier essai d'un ballet dont les gestes et les pas devaient être uniquement produits par les actions réflexes de la musique sur le système nerveux d'un sujet endormi magnétiquement. Ce sujet était *Mlle Lina* dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, et le musicien, M. Saraz. C'est dire que la séance a été un véritable délice pour les yeux et les oreilles.'

Parmi les invités, au nombre d'une trentaine, nous avons reconnue S. A R. l'Infante Eulalie d'Espagne, accompagnée de la baronne de Wendelstadt, la comtesse de Bryas, mistress Spencer Cowper, Mmes Syamour et Max Rey-

mond (de la *Fronde*), le colonel Pistor, le capitaine Carnot, le baron de Watteville, M. Youriewitch gentilhomme de la Chambre de S. M. l'empereur de Russie, le peintre Poilpot, MM. Georges Bourdon, le futur directeur du palais de la danse à l'Exposition, Desachy (du *Rappel*), Gabriel Lefeuve le distingué critique musical de l'*Indépendance belge*, M Drion élève externe de l'Ecole polytechnique, fils du gouverneur de Buccarest.

Un charmant programme illustré de dessins en couleur, par Rochegrosse et Mucha donnait le libretto et les explications techniques dont le colonel de Rochas l'avait accompagné pour faire comprendre la portée de la curieuse tentative dont la réussite a été si complète, que Mlle Lina a été immédiatement engagée pour une tournée artistique dans les principales villes d'Italie.

Ce sont ces documents que nous reproduisons ici.

PNEMIER ESSAI D'UN BALLET AVEC GESTES ET PAS DÉTERMINÉS PAR LES ACTIONS RÉFLEXES DE LA MUSIQUE SUR L'ORGANISME HUMAIN

Explications préliminaires en guise d'ouverture :

La confection d'un OPÉRA exige le concours de trois personnes :

1° Le *librettiste*, qui imagine une série de scènes passionnelles;

2° Le *musicien*, qui cherche à rendre par la musique les cris des passions ;

3° L'*acteur*, qui chante cette musique en l'accompagnant des gestes propres aux passions qu'elle exprime.

Un BALLET PANTOMIME diffère de l'opéra en ce que l'acteur ne chante plus, mais danse. De là, l'intervention d'un quatrième personnage, le *maître de ballet*, qui règle les pas, sans se préoccuper beaucoup, paraît-il, de ses collaborateurs.

Est-ce rationnel? C'est ce que je vais examiner.

Les expériences que je poursuis depuis quelques mois démontrent que, chez certains sujets dont la sensibilité a été hyperesthésiée par des procédés hypnotiques, la musique agit sur les centres moteurs du cerveau de manière à provoquer des expressions faciales et des gestes. C'est là une propriété commune à tous les hommes, mais elle n'est suffisamment développée, pour être soumise à l'étude, que chez quelques sensitifs. Chez eux, quand les nerfs sont tendus pour un ton déterminé par quelques accords préalables, l'audition des diverses notes de la gamme détermine la contraction de muscles spéciaux pour chaque note : ainsi la tonique fait remuer les pieds; la tierce, le bassin; la quarte et la quinte, les bras et les mains ; la sensible, les lèvres. Si l'on exécute, en même temps, une mélodie dans les notes élevées et un accompagnement dans les notes basses, la mélodie agit sur les membres supérieurs, et l'accompagnement sur les jambes et les pieds.

Comme l'accompagnement est étroitement lié à la mélodie par les règles

musicales, on doit en conclure que, pour qu'un ballet soit harmonieux, il faut que les pas soient liés par les mêmes règles aux gestes passionnels des membres supérieurs. De là résultera, dans tous les mouvements, l'équilibre parfait du corps, condition essentielle de la grâce.

Le mime-danseur a donc à résoudre deux problèmes en trouvant : d'abord les gestes des membres supérieurs, caractéristiques des passions exprimées par la mélodie; ensuite les gestes des membres inférieurs qui correspondent à l'accompagnement d'après les lois de la physiologie.

Le premier problème constitue la *mimique*, science peu avancée encore, mais dont on connaît cependant quelques règles.

Dans le second, il faut distinguer ce qui se rapporte au temps (le *rythme*, que tout le monde sent plus ou moins) et ce qui se rapporte à l'espace ou le *geste* proprement dit, qui n'est exécuté instinctivement que par des sensitifs comme Mlle Lina.

Mais, toute musique n'est pas *passionnelle*. Il y a des compositions qui se bornent à nous charmer sans éveiller de sentiments précis ; elles constituent ce qu'on a appelé la musique *décorative*, par analogie avec le dessin ornemental.

Entre la musique passionnelle ou objective et la musique décorative ou subjective, il y a tous les degrés, y compris la musique incompréhensible et ennuyeuse.

Les sensitifs mettent admirablement en évidence ces différents genres.

La musique réellement passionnelle détermine le geste d'une façon absolue et rien ne peut le changer : sous son influence, un bon sujet devient un pantin articulé qu'on briserait si l'on voulait s'opposer à ses mouvements. Mais le même geste, comme la même musique, peuvent exprimer des sentiments différents, suivant la manière dont ils sont exécutés. Tendez doucement le bras vers quelqu'un, les doigts en l'air et légèrement repliés : c'est un salut amical. Lancez-le brusquement en fermant le poing : c'est une menace. Vous verrez tout à l'heure la *Marseillaise*, attaquée vigoureusement, produire chez Mlle Lina l'excitation du combat ; puis jouée avec douceur, provoquer l'expression de la pitié.

La musique décorative détermine plutôt le genre du geste que le geste lui-même ; elle fait dessiner dans l'espace des courbes harmonieuses, dont les ondulations peuvent se modifier de manière à s'adapter à des actions différentes. Quand le sujet accomplit ces actions, éveillé ou sous l'influence d'une suggestion verbale, il *agit en prose* ; quand il les accomplit sous l'influence d'une musique décorative, il les rythme et *agit en vers*. Vous en trouverez deux exemples au commencement du 3e acte (scène de la Parure et scène de la Pomme).

Dans ce genre de musique, il y a des morceaux à effets plus ou moins précis. Ceux qui sont vagues conviennent à des scènes dans le genre de celles dont je viens de parler ; ceux qui, au contraire, sont nettement dessinés,

déterminent des mouvements spéciaux, caractéristiques des danses populaires. Ce sont précisément ces mouvements qui ont fait choisir les accessoires dont on se sert dans ces danses ; ainsi, dans les fandangos, les castagnettes ne sont que le renforcement artificiel des contractions rythmées des doigts ; dans le menuet, c'est le mouvement des bras qui a fait penser à prendre la robe, et celui des poignets à agiter un éventail ; comme dans certaines danses polonaises, c'est le frappement des talons qui les a fait armer de molettes sonores,

En résumé, Mlle Lina, endormie, est un automate d'une extrême sensibilité, dont les membres se meuvent sous l'influence des excitations cérébrales produites par la musique ; elle présente, dans cet état, les mêmes propriétés que les sensitifs qui, aux temps héroïques, inventèrent les danses, dites alors sacrées, parce qu'elles semblaient exécutées sous l'influence d'un dieu.

J'ai eu le mérite de développer cette sensibilité par un long entraînement conduit avec prudence et d'en mettre en évidence les lois principales. Il reste bien des choses à étudier, comme, par exemple, l'influence du timbre des instruments et de l'orchestration. Il serait intéressant de rechercher quelles sont les notes, ou plutôt les successions de notes, qui déterminent les contorsions extraordinaires des doigts qu'on remarque dans quelques danses orientales et espagnoles. Enfin, on peut se demander comment se comporterait Mlle Lina en entendant les oiseaux chanteurs qui, eux aussi, doivent exprimer leurs passions.

Je ne suis pas capable d'entreprendre un pareil travail, mais j'espère que des maîtres musiciens sauront utiliser l'admirable instrument qui est, dès aujourd'hui, à leur disposition et dont nous allons vous montrer le jeu dans un ballet qu'on peut dire presque improvisé ; car, depuis que la pensée nous en est venue, nos occupations, à mon camarade d'école Saraz et à moi, ne nous ont pas permis d'y consacrer plus de quatre séances de deux heures, c'est-à-dire huit heures en tout. Je crois que nous pouvons nous vanter de tenir le record de la vitesse parmi les auteurs lyriques et dramatiques.

Notre tâche s'est du reste bornée à imaginer un certain nombre de situations passionnelles, se succédant dans un ordre déterminé, et à rechercher, dans la musique existante, des morceaux qui nous semblaient rendre les passions ou provoquer les mouvements que nous avions choisis. C'est ensuite l'effet produit sur Mlle Lina qui nous déterminait pour le choix définitif des morceaux ; il nous suffisait, du reste, d'exécuter quelques mesures pour nous édifier ; nous n'allions pas plus loin afin de ménager ses nerfs.

Les compositeurs ou les exécutants qui veulent être fixés sur la valeur de leurs œuvres ou de leur jeu n'ont qu'à essayer avec elle. Endormie, elle devient un juge d'une impartialité brutale, restant froide ou grimaçant quand la musique est médiocre ou mauvaise, et s'exaltant si elle est bonne;

jamais on ne trouvera un meilleur criterium pour savoir si une ouverture contient bien tout ce que l'auteur prétend y avoir mis.

Nous aurions pu remplacer les suggestions orales qui se trouvent au 3e acte par des suggestions chantées qui les auraient dissimulées. L'effet eût été beaucoup plus gracieux; mais nous avons préféré vous montrer le mécanisme, de telle sorte que vous puissiez, vous-même, si le cœur vous en dit, improviser, sur d'autres données, un ballet analogue au nôtre, qu'une danseuse de profession n'aurait plus qu'à compléter en exécutant des variations sur les pas fondamentaux.

Il me reste à remercier, au nom de Mlle Lina, ceux qui, en venant ici, lui ont donné les moyens d'attendre qu'on tire parti de ses facultés tout à fait exceptionnelles; et, au nom de tous, notre ami Mucha pour sa gracieuse hospitalité.

A. DE ROCHAS.

LA MUSIQUE ÉVEILLANT L'AME HUMAINE

Ballet en quatre actes, mimé et dansé par Mlle LINA, le 7 décembre 1899, à l'atelier du peintre MUCHA :

Premier acte.

Eve s'éveille à la vie; elle écoute les harmonies de la nature; Chanson du Printemps, par Gounod. — La pluie, l'orage, le retour du soleil, Symphonie pastorale, par Beethoven. — Le bain, Valse de la Vague, par O. Métra. — Apparition d'Adam; étonnement; fuite pudique, Musique de Saraz. — Les premières amours, Nuit d'amour (Faust), par Gounod.

Deuxième acte

Eve cueille des fleurs, s'en pare et se mire dans un ruisseau, Suggestion orale, rythmée par une improvisation de Saraz. — Elle voit le serpent; frayeur; elle l'écoute et est envahie par les mauvaises passions, Musique de Saraz. — Elle obéit au conseil du serpent de cueillir la pomme et de la faire prendre à Adam, Suggestion orale, rythmée par une improvisation de Saraz. — Malédiction de Dieu, Dies iræ, chant liturgique. — Eve est chassée du Paradis, Marche funèbre de la Symphonie héroïque de Beethoven.

Troisième acte

La prière, *Ave Maria*, de Gounod. — Le travail, Le Rouet d'Omphale, par Saint-Saëns. — L'enfance d'Abel : Le berceau, Berceuse de Gounod. Les rondes, Ronde enfantine (vieille chanson). Sur la glace, valse de Patineurs, par E. Waldteufel. — La mort d'Abel, *Miserere* (Trouvère), par Verdi. — La guerre : Le départ, Marche des Soldats (Faust), par Gounod. Le combat, Marseillaise, par Rouget de l'Isle. Les blessés et le triomphe, Marche d'Aïda, par Verdi.

Quatrième acte

Les fêtes : La danse à travers les âges, Bourrée auvergnate; Danse japonaise; Danse javanaise; Danse arabe; Danse espagnole; Danse italienne et air de Santa-Lucia; Menuet; Valse, par Saraz. — Les festins, Air de La

Coupe (Galathée), par Victor Massé. — La vieillesse, Musique de Saraz. — Le dernier sommeil, Rêverie, par Rosellen.

Tous ceux qui auront lu ce premier essai d'un ballet avec gestes et pas déterminés par les actions réflexes de la musique sur l'organisme humain, s'empresseront d'acquérir le beau volume *in quarto*, de 388 pages, par M. le colonel de Rochas, tiré à 1.100 exemplaires numérotés, et intitulé :

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE

Ce volume d'un maître penseur, qui exprime admirablement ses idées en une langue châtiée, cette œuvre d'un chercheur et d'un investigateur consciencieux tel que M. Albert de Rochas, attirera l'attention du philosophe, du physiologiste, des chorégraphes, des musiciens et aussi, celle des acteurs, des sculpteurs et des peintres.

Pendant plusieurs années, en observateur sagace, l'auteur a étudié les actions réflexes sur un sujet impressionnable, d'une merveilleuse sensibilité à l'état d'hypnose, d'autres ne lui ayant présenté que des actions réflexes, difficiles à observer.

Mlle Lina a donc permis au maître observateur de prendre à l'aide de photographies instantanées des poses sans nombre qui correspondent à tous les sentiments humains, qui en précisent toutes les phases et charment les yeux. Dans *Les sentiments, la musique, le geste*, M. A. de Rochas a intercalé dans le texte trois cent vingt figures photogravées, imprimées en bistre, en bleu, en bronze et sanguine; hors texte il y a huit planches en phototypie. De plus il a voulu, avant les commentaires qui accompagnent chaque figure, donner : 1° les schémas de *Humbert de Superville*; 2° les commentaires de *Darwin* sur la connexion étroite qui doit exister dans la machine animale, entre la production de certains sentiments et le mouvement de certains muscles; 3° la leçon de *Claude Bernard* au collège de France, dans laquelle il explique par quel mécanisme se produisent les actions réciproques des sentiments et des muscles; 4° l'analyse de *Edwin Houston*. M. de Rochas démontre que l'hypnotisme confirme les idées de ces quatre savants.

Au chapitre II, *Les suggestions verbales*, l'auteur prouve que nos arts, fils de la Grèce, se sont transformés; l'idéal recherché par l'artiste s'est modifié selon le milieu, ce que Taine a si bien déterminé. Comment étudier l'expression des passions, soit dans les arts du dessin, soit dans ceux du théâtre? Des traités de peinture tels que ceux de *Charles Lebrun*, contiennent des croquis et des descriptions plus ou moins complets des principales attitudes passionnelles et, ici, les trente-six têtes de Charles Lebrun, avec les commentaires qu'il en donne.

Le mot *Passion* a été commenté avec savoir dans l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert et ce volume contient ce commentaire.

En l'an XI, les *frères Lemire*, professeurs à l'Ecole polytechnique, publièrent vingt-quatre têtes d'expression d'après les tableaux du Musée central des arts de Paris ; l'auteur les a intercalées dans *Les Sentiments, la Musique et le Geste*, avec les explications intéressantes de MM. Lemire.

En 1835, *Lavater* publia un traité le plus complet sur un sujet intitulé : *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, avec deux cents croquis relatifs à ces expressions ou attitudes passionnelles ; M. A. de Rochas a inséré les commentaires et vingt-cinq croquis de Lavater, aussi ses critiques si justes sur les grands peintres, car il voulait, après tous ces maîtres qui n'ont indiqué qu'un nombre de cas, prouver combien il est indispensable pour tous les investigateurs, peintres, sculpteurs, chanteurs, danseurs, comédiens, musiciens, philosophes et physiologistes, d'avoir des modèles vivants qui leur donnent une expression juste, non seulement pour le visage mais pour le corps.

Un sujet idéal tel que Lina, peut, dans une variété sans limite, réfléchir exactement toutes les phases des sentiments les plus délicats et les passions violentes, avec la note rêvée et tant cherchée, la beauté des attitudes répondant aux suggestions verbales ou musicales, chez le sujet à l'état d'hypnose.

Les poses d'atelier sont là pour contrôler par leur crudité et leur manque d'harmonie les poses idéales, primesautières de Lina, dans leurs nuances toujours en accord avec le sentiment vrai du beau. Chacun lira avec charme le récit de chaque expérience enregistrée dans ce livre prestigieux, œuvre d'art véritable, qui relève notre entendement, glorifie la vue, satisfait la raison. Dans sa monographie des suggestions musicales, de la page 50 à 227, c'est un repas intellectuel de premier ordre offert aux penseurs, par ce magicien ami du vrai, M. le comte de Rochas d'Aiglun. Là, le savant observateur et l'artiste rivalisent en lui, pour nous donner la plus gracieuse et la plus salutaire des leçons de choses, au sujet de phénomènes en désaccord avec les théories admises.

Le chapitre quatrième, *Action de la musique sur le corps astral*, nous explique comment « si au lieu de produire chez Lina, un état d'hypnose « superficiel, soit par la fixation du regard, soit par la pression d'un point « hypogène, soit même par un simple commandement, on la soumet à des « passes magnétiques prolongées, elle voit se former peu à peu, autour « d'elle, un certain nombre d'enveloppes lumineuses, devenues le siège de « sa sensibilité qui a abandonné sa peau. Ces enveloppes finissent par se « condenser en une colonne nébuleuse, légèrement brillante, placée environ « à un mètre en avant d'elle et où toute sa sensibilité est concentrée ; c'est-« à-dire que Lina ne sent plus rien si l'on pince, par exemple, sa peau, l'air « autour d'elle, sauf quand les pincements s'exercent dans l'espace qu'elle « voit occupé par cette colonne ».

Ce fantôme extériorisé ou encore dans l'intérieur du corps, c'est le *corps*

astral ou *corps éthérique* (Périsprit des spirites). Pour le constater, M. de Rochas s'est servi de l'instrument créé par MM. d'Arsonval, du collège de France, et Charles Henry, de la Sorbonne, le *Polyphon*, qu'il décrit pages 260 à 263.

Chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, Lina, après les passes prolongées et sous l'action de la musique, fut exaltée par les accents des chanteurs et des instruments; le lendemain, M. Gheusi qui avait pris un nombre de poses avec son Kodak et à la lumière au magnésium, fut étonné à l'extrême en développant les clichés; dans le premier, la partie antérieure du corps de Lina dégageait des effluves qui se diffusaient dans l'air ambiant, formant des nébulosités « qui couvrent sa figure de stries dues, sans doute, au « tourbillonnement de l'air entraîné par le mouvement de rotation de la « danseuse; la partie postérieure du corps est devenue transparente à la « hauteur de la ceinture et laisse voir le décor du mur du fond.

« Dans le second, ces effluves sont condensés et siratifiés en une série « de raies très brillantes, d'épaisseur variable et presque parallèles, dont la » plus basse prend naissance à l'emplacement du nœud vital, à la base du « cervelet. Les bras semblent se fondre dans ces courbes lumineuses et on « ne distingue plus la tête. »

Voir les deux figures de la page 265, si intéressantes à étudier et bien relire le récit des expériences de l'auteur, avec Lina et M. Vix, pour bien se pénétrer de cette vérité émise par *Hanslick* dans son livre *Du beau dans la musique*, que la musique ne contient pas autre chose que des *formes sonores en mouvement*. M. de Rochas, en entendant jouer un morceau, se recueille en fermant les yeux et selon leur degré d'acuité; pour lui les sons montent ou descendent; il distingue les notes du chant qui se dessinent dans l'espace en lignes fines et brillantes, au contour bien net, qui ont un rapport frappant entre ces impressions et le graphique parfait présenté par le cliché 2, de la page 265, et dues ce semble, aux particules extrêmement tenues du corps astral de Lina extériorisé.

C'est un monde nouveau, grâces à la chimie et aux sens hypéresthésiques de certains sujets, à l'aide desquels on commence à enregistrer quelques-unes de ces vibrations, en nombre infini qui, jusqu'ici, avaient échappé aux sens du commun des hommes, dit M. de Rochas, et il donne un tableau des vibrations dont les effets ont été reconnus et étudiés, et leur nombre par seconde. Ici, des expériences du plus haut intérêt, pour prouver que la couleur, simple effet des vibrations sur notre rétine transmises au cerveau par le nerf optique, du cerveau au corps astral puis au corps mental, lui qui permet la vue de l'objet extérieur. La fleur est musicale, elle parle et sa forme est due à l'effet d'une vibration musicale. Des formes admirables de fougères et de fleurs sont produites par des notes musicales. Dans la nature, des vibrations rythmiques, résultent les formes ce que les maîtres antiques ont toujours enseigné et démontré dans les Hymalayas.

De ces expériences intéressantes, l'auteur ne peut conclure, mais il croit que « nos pensées sont peut-être aussi des mouvements vibratoires? mais de quoi? » les pages 271 et 79 feront réfléchir les penseurs.

Non seulement l'auteur par ses expériences *n'attente pas à la liberté humaine* et il le prouve *ex professo*, mais il a mis hors de doute l'*extériorisation de la sensibilité* et celle de la *motricité*; il veut en faire autant pour la *forme* et la *pensée*. Il dit avec *Aksakof* : « L'homme ne saurait trouver un emploi plus élevé de sa vie que de chercher à prouver la nature supérieure de l'être humain appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence terrestre. — Je ne puis donc regretter de m'être, depuis tant d'années, voué à la poursuite de ce but par des voies impopulaires que la science orthodoxe qualifie d'illusoires, mais que je sais être plus infaillibles que cette science. Si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection du temple de l'*esprit*, que l'humanité fidèle à sa voix intérieure édifie à travers les siècles avec tant de peines, cela sera pour moi la seule et la plus haute espérance à laquelle je puisse aspirer. »

Dans un appendice de 64 pages, l'auteur et le savant nous expose le mécanisme des muscles expressifs de la face, avec figures à l'appui.

Les expressions passionnelles et les muscles qui les produisent, avec tableaux explicatifs (et une symphonie d'expressions, par Maurice Heyman, avec 25 figures) pour prouver que chez tous les hommes se retrouvent les mêmes expressions de la face propres à leurs passions, et qu'elles sont communes avec celle des animaux rapprochés d'eux, au point de vue de l'organisme. Que ces expressions faciales peuvent être déterminées, soit par la contraction de certains muscles, en agissant extérieurement sur eux et directement par des actions mécaniques, soit en agissant de l'intérieur par la volonté.

De belles pages sont consacrées aux *localisations cérébrales*. M. de Rochas donne les réflexions de Joseph Beader, de Joseph Gall, de Lafontaine, de Braid, d'Alfred Russell Wallace, du Dr Luys, des Drs Broca, de Hitzig, David Ferrier, Dumontpallier, Binet et Féré; de Durville et Mathias Duval sur ce sujet si intéressant; il note leurs méthodes diverses pour arriver à cette conclusion : notre cerveau peut être considéré comme un appareil moteur qui gouverne les mouvements des différentes parties du corps, chaque partie de l'instrument ayant une destination spéciale parfaitement connue de notre esprit qui en joue inconsciemment. Cet instrument est mis en jeu par d'autres agents, actions mécaniques exercées à la surface du cerveau mis à nu, ou par des actions exercées à travers le crâne, à distance parfois et dues à des radiations ou des vibrations dont la nature est encore mal définie.

Dans les actions psychiques des contacts et des émanations, M. de Rochas cherche à expliquer l'action de la musique sur Lina. Que le lecteur prête toute son attention à cette note C, si substantielle, si parlante et si instructive, ils en arriveront à cette conclusion de l'auteur que : L'introduction dans

l'organisme par la digestion, l'inhalation ou la simple application sur la peau de particules extrêmement tenues de certaines substances, peut déterminer la suractivité de tel ou tel centre cérébral qui préside, soit aux mouvements, soit à l'idéation. Les mêmes actions peuvent se produire à distance sur quelques sensitifs, ces substances agissant sur le cerveau, à l'aide de vibrations se propageant dans un milieu autre que l'organisme charnel. Il est extrêmement probable que c'est par un processus analogue que les vibrations musicales agissent sur les centres cérébraux moteurs des sujets tels que Lina et déterminent leur mimique. Chez tous les hommes il y a, à des degrés divers, les phénomènes observés chez les sensitifs; ces derniers, verres grossissants, sont des instruments incomparables pour l'étude de la psychologie et de la physiologie.

Le note D explique pourquoi *Les vibrations sont génératrices des formes*; ce chapitre, qui intéressera vivement le chercheur, traite des sujets suivants : Eidophone avec pied pour provoquer la formation de figures à l'aide de plaques vibrantes. Figures données par une poudre pesante ou légère, par un liquide visqueux : par du plâtre de Paris. — Figures obtenues par impression sur des disques rigides placés au contact des plaques vibrantes, et très près des plaques vibrantes. — Figures obtenues avec une pâte fluide impressionnée par des notes puissantes. — Figures obtenues avec des disques et des plaques plus petits et une note puissante. — Eidophone à main. — Figure donnée par le *la* supérieur, par le *la* inférieur. — Figures obtenues en faisant varier les notes, l'inclinaison de la plaque, la substance plastique, etc. — Traces laissées sur une plaque photographique par la décharge d'une électrode négative en haut et d'une électrode positive en bas.

De nombreuses figures accompagnent le texte. M. de Rochas, si éloquent toujours, qui constamment instruit et intéresse, s'appuie sans cesse sur le fait brutal; jamais, dans les hypothèses qu'il a pu émettre, il n'a dépassé la limite des possibilités indiquées par l'expérience. Cette œuvre, bon livre de chevet, sera traduite en toutes les langues, l'avenir le prouvera.

Ce splendide in-4°, si artistique, au texte superbe tiré en encre améthiste cendrée, sur papier de choix, fait honneur à MM. H. Falque et Félix Perrin, éditeurs à Grenoble, deux artistes complets qui glorifient la grande industrie du livre; ils ont eu, pour collaborateurs, les maîtres-imprimeurs Allier frères de Grenoble, typographes modèles que nous signalons à tous les amateurs du beau.

Le peintre Mucha a composé la couverture en héliotypie polychrome; elle est digne de celui qui a si vaillamment secondé M. Albert de Rochas.

P.-G. LEYMARIE.

NOEL

Que disent tes carillons jetant dans les airs tes appels sonores ?

Que dit ton arbre toujours vert chargé de lumières et de fruits dorés ?

Que dit la prière de l'enfant qui confie son petit soulier à Jésus ?

Que disent tes somptueux réveillons, ô puissant de la terre ?

Que disent la neige et la bise glacée ?

Riches ! Ils te rappellent au nom du grand martyr que les deshérités de la terre sont tes frères en humanité.

Pitié ! que ton règne arrive.

Pitié, divine pitié, incomparable sainte !

Tu es née d'une goutte de sang tombée de la couronne d'épines.

Tu t'es laissé pénétrer par toutes les douleurs, afin de les mieux comprendre.

L'éclat des diamants ornant les diadèmes des rois pâlit devant ta douce majesté.

Que les étoiles te prêtent leurs feux pour te faire une auréole.

Pitié je t'invoque ! Sois notre inspiratrice, ton domaine est partout. Partout les hommes sont frères.

Nulle arme ne pourra te donner la mort, immortelle Pitié, car tu n'as point forgé la tienne avec du fer.

RUFINA NOEGGERATH.

LE SAUVEUR DU MONDE DANS L'INDE

Les traditions hindoues relatives à un enfant merveilleux annoncé comme Sauveur du Monde sont réunies dans un traité intitulé : *Vicrama-Charitra* ou Histoire de Vicramaditya.

Les Pandits hindous disent que la preuve certaine de la mission divine d'un avatar est la prédiction de sa venue. Or, les prophéties concernant le Sauveur reviennent fort souvent dans leur livre ; on y voit que Krishna est considéré comme le premier en dignité, comme la principale incarnation et que les autres lui sont de beaucoup inférieures. Dans le temps de Krishna, les oracles divins étaient mis par écrit et aussi une race de Brahmanes plus pure et plus éclairée se répandit dans l'Inde.

Krishna est l'avant-dernier avatar qui doit paraître avant la dissolution de l'Univers (Pralaya). Abordons la légende dont nous parlons ci-dessus.

Le merveilleux enfant qui devait se manifester au monde après les 3.100 premières années du kali-yuaga ; c'est-à-dire en l'an 3.101 de cet âge, qui correspond à la première année de l'ère chrétienne selon le *Coumarica-Chanda* et le *Vicrama-Charitrâ*, ou l'histoire de *Vicra Maditya*.

Suivant cette même autorité, le but de cette incarnation divine était

d'éloigner du monde la méchanceté et la misère, et son nom devait être alors *Saca*, ou Roi puissant; ou Roi glorieux.

LÉGENDE

Saliva-hana était fils de *Tachana* (charpentier); il naquit et fut élevé dans la maison d'un potier. Ce charpentier n'était pas un simple bourgeois, mais le chef des *Tacchacas*, tribu Serpentine dont parle la *Puranas*, qui sont déclarés les plus habiles artistes-mécaniciens qu'il y ait au monde.

Le potier avait coutume de faire des figures d'argile pour amuser son petit-fils, qui apprit bientôt à les imiter; il leur donnait même la vie.

Un jour, sa mère le conduisit dans un lieu plein de serpents et lui dit : « Va et joue avec, ce sont tes parents. » L'enfant joua avec eux et n'en reçut aucun mal.

Vers la même époque Vicramaditya, empereur de l'Inde, fut très alarmé par une rumeur générale, car des prophéties annonçaient qu'un enfant né d'une Vierge devait conquérir l'Inde et le monde entier; aussi envoya-t-il par tout le pays des émissaires pour s'informer de la véracité de cet événement et découvrir, si possible, le nouveau-né céleste.

Bientôt les émissaires de l'empereur revinrent auprès de leur Maître et l'informèrent que le fait était vrai et que l'enfant céleste entrait dans sa cinquième année.

Vicramaditya leva aussitôt une grande armée, afin d'exterminer avec l'enfant les partisans qu'il pourrait avoir autour de lui. Il s'avança donc en grande diligence et trouva l'enfant au milieu d'innombrables figures de soldats, de chevaux et d'éléphants de guerre. L'enfant donna la vie à toutes ces figures, attaqua Vicramaditya, défit complètement son armée et le blessa mortellement de sa main sur le champ de bataille.

En mourant, le Monarque ne demanda à son vainqueur qu'une chose : de permettre que son ère eût cours avec la sienne dans l'Inde, ce que l'enfant accorda, mais il lui coupa la tête et la lança au cœur de la ville d'Ujayini, qui était cependant très éloignée du champ de bataille.

Les événements qui précèdent eurent lieu suivant le *Coumarica-chanda*, dans la première année de l'Ere chrétienne, Valiva-hana n'était alors âgé que de cinq ans.

Ajoutons que Saliva-hana est considéré sous trois points de vue différents, suivant les trois points de vue de sa mission; aussi le dit-on une incarnation de Brahma, Vishnu, Civa, et le considère-t-on comme possédant conjointement trois pouvoirs ou énergies, et le désigne-t-on à cause de cela *Tri-vicrama*.

Sous son aspect destructeur, on le nomme Çiva; sous son aspect de douceur et sous celui de bienveillant, il est dit Vishnu.

Dans le IV^e^ livre d'Esdras, le Christ est représenté comme *venant de la mer*, or un de ses surnoms, en sanskrit, *Samoudra Pala* veut dire : *Fils de l'Océan*.

Le *Scanda-Purana* renferme pour ainsi dire des traditions *Messianiques*, ainsi dans le § 42, nous lisons : Quand 3.100 ans du Kaliyuga seront écoulés, le roi de gloire Saca paraîtra et délivrera le monde de toute misère et de tout mal. »

Or, cette date correspond précisément à la première année de l'Ere chrétienne.

Or, la déesse Kali avait prédit à Vicramaditya, que sa postérité régnerait jusqu'à ce qu'un enfant divin, né d'une Vierge, mit fin à sa dynastie.

De son côté, l'*Agni-Purana* nous apprend, dans un *Appendice*, que « dans la Ville Sainte consacrée à Pratichtana, ville assise sur un roc et appelée Saileya-Dhara ou Saileyam, paraîtrait Salivahana, le grand et puissant Esprit de droiture et de justice, dont les paroles seront la vérité même et dont l'empire s'étendrait sur le monde entier. Il serait le conducteur des âmes au lieu du bonheur éternel...

« La conception miraculeuse de Salivahana eût lieu dans le sein de la *Vierge*, sa mère. Il était le fils du grand *artiste* et la vertu de sa mère fut suspectée tout d'abord ; mais le chœur des anges descendit sur la terre pour l'adorer et des ondées de fleurs tombèrent d'en haut.

Le roi de la contrée en entendant raconter ces prodiges fut très alarmé et chercha à le faire périr ; mais ce fut en vain, car il se constitua le maître absolu des trois mondes : la terre, le ciel et l'enfer (monde physique, monde spirituel et monde psychique) et les bons et mauvais génies le reconnurent pour leur Seigneur et Maître. Salivahana avait coutume de jouer avec les serpents et de marcher sur la vipère sans en éprouver le moindre mal. Il surpassa les maîtres qui l'instruisaient et quand il atteignit l'âge de cinq ans, il fit son apparition devant l'assemblée des anciens et respectables docteurs du pays et à leur grand étonnement et admiration, il fournit l'explication de plusieurs questions ésotériques et ces paroles étaient douces comme l'*Amrita* !

Dans les copies manuscrites du *Vansavali* dont les exemplaires circulent encore aujourd'hui dans l'Ouest de l'Inde ; le divin Enfant de la Vierge est dénommé Samoudra-Pala (Fils de l'Océan, nous l'avons vu déjà) ; on le considère comme le même personnage que *Mlech-havatara* ou l'*Incarnation de la Divinité* dont il est question dans plusieurs traités d'astronomie...

Voici ce qu'on lit au sujet de l'incarnation miraculeuse de ce même enfant, dans le Vrihat-Catha : « Alors Mahadéva apparut au père de ce futur Sauveur du monde et l'informa que sa femme concevrait, que le fruit

de ses entrailles serait une *Incarnation Divine* et que son nom serait *Vicrama*.

Quand sa mère l'eût conçu, elle devint éclatante de lumière comme le Soleil levant et cette splendeur correspond au *Nour* des Musulmans, d'où sortit Issa (Jésus).

« Dès que l'enfant fut né, tous les grands Esprits du ciel descendirent pour le saluer et l'adorer, et il tomba une pluie de fleurs en même temps que se fit entendre une musique céleste. Le grand-prêtre qui n'avait point d'enfant, en eût un à cette occasion. On voit ici ce qui a pu donner lieu à un fait analogue au sujet de la naissance de Saint Jean-Baptiste, fils de Zacharie, le Grand-Prêtre !

Nous lisons dans le *Raja-tarangini* (l'histoire de Cachemir), que 140 ans après l'avènement au trône de Vicramaditya, survint le roi Arrya, qui était auparavant premier ministre du roi Jaya-Indra, dont le nom signifie le *Seigneur de la Victoire*, lequel roi Arrya serait malheureux et persécuté toute sa vie ; qu'enfin, il mourrait *sur une croix*, mais qu'il ressusciterait bientôt après, avec l'aide de Phani-Canya ou Vierge de la tribu des serpents et qu'alors, il deviendrait un grand Monarque.

Voici d'après un inventaire de 1682 la description de la statue de la Vierge de Chartres, dont on peut voir une représentation figurée dans le *Magasin Pittoresque*, Tome XXII, p. 64 : « Elle est vêtue d'une robe qui descend jusqu'aux talons ; pardessus elle a une mante en forme de chasuble antique; qui se retrousse sur le bras. Elle a un voile sur la tête, qui ne lui recouvre pas le visage, mais tombe le long du cou, et va se perdre derrière les épaules. Elle a pardessus une couronne de feuilles de chêne, en manière de fleurons. Sa chaussure est à l'antique et l'on en aperçoit l'extrémité au défaut de sa robe. La chaise où elle est assise est composée de quatre bâtons, joints des deux côtés de la figure, seulement par des chalumeaux de paille, sans avoir aucun fond, ni dossier. L'enfant qu'elle tient dans ses bras a la tête nue, ainsi que les pieds. Il n'est revêtu que d'une simple tunique. Dans sa main gauche, il tient une boule et donne de sa main droite la bénédiction. Ses yeux sont ouverts, tandis que ceux de sa mère sont fermés : ce qui n'a pas été fait sans dessein, car les anciens philosophes n'ont représenté cette Mère Vierge avec les yeux fermés, que pour marquer que celle qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde, tandis qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité. »

On a fait de longues et consciencieuses dissertations pour démontrer que cette image était une œuvre authentique des Druides. Pour nous, le fait est indiscutable, car le travail de ce monument archaïque est des plus grossiers.

La manière dont sont placées en fleurons les feuilles de chêne, la simplicité du dessin de la chaise et l'ensemble de tout l'œuvre démontrent hautement, qu'on se trouve en présence d'une œuvre archaïque d'une très haute antiquité.

Cette œuvre a disparu de la cathédrale de Chartres, vers l'époque de la Révolution française. Ajoutons que, sur l'emplacement actuel de Chartres, se trouvait autrefois le grand Collège des Druides.

Dans les environs de Châlons-sur-Marne, on a trouvé une statuette analogue à celle que nous venons de décrire ; or « suivant la tradition populaire, fortifiée par le témoignage de l'histoire locale, il y avait non loin de cet endroit et du Palais du Gouverneur de Châlons, sous Claude Ier et Néron, une chapelle souterraine consacrée par les Druides à la Vierge des Sectateurs d'Esus.

Là, des prêtres de Jupiter et d'Apollon se rendaient en grande pompe, le premier de chaque mois, pour faire des ablutions, réciter des vers autour d'un autel sur lequel était élevée la statue d'*une jeune fille tenant un enfant entre ses bras* et qui portait au bas cette inscription : *Virgini parituræ Druides.* Les Druides à la Vierge qui doit accoucher (d'un enfant) (1).

« Les Druides, dit Elias Schedius (2), avaient dans l'intérieur de leurs sanctuaires, une statue consacrée à Isis ou à la Vierge qui devait enfanter le libérateur du monde ».

Au Puy, lors de la Révolution, on brûla une Vierge en bois, très ancienne, dans laquelle on trouva une pierre égyptienne qui, entre autres figures, contenait celle d'Isis.

Presque tous les peuples de l'Antiquité ont eu une Vierge-Mère ; c'est là un fait incontestable et qui explique l'hommage que tous les peuples ont rendu à la Virginité.

Les Juifs attendaient un *Messie*, qui *sans père terrestre* devait régénérer le monde par un *miracle nouveau* et *Unique* (3).

Dans les *Nombres* (C. XXXI, V. 17, 18, 35), nous voyons que les Madianites, hommes, femmes, enfants, sont passés au fil de l'épée et que Dieu « n'en exempte que les *Vierges pures* de tout commerce avec l'homme. »

Simon le *Magicien* se donnait pour « la grande vertu de Dieu. »

« N'allez pas vous imaginer, avait-il coutume de dire, que je sois un

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, Tome VII p. 327. On peut également consulter : Dom Martin *Religion des Gaulois* ; Pelloutier, *Hist. des Celtes* ; L'Escalopier, *Theologia veterum gallorum.*

(2) *De Diis germanis*, C. XIII, p. 346.

(3) Cf. Drach, *Troisième lettre d'un rabbin converti*, p. 43, 47, 48, 59, 69 et Sect. II, C. I, § 11.

homme comme tous les autres. Je ne suis point le fils d'Antoine : car Rachel, ma mère, conçut avant de dormir avec lui, et étant encore Vierge (1). »

« C'était une ancienne croyance assez générale dans l'Antiquité que la Divinité venait s'incarner de temps en temps sous une forme humaine pour instruire et consoler les hommes.

Ces sortes d'apparitions s'appelaient *Théophanies* chez les Grecs; et, dans les *livres sacrés* des Brahmanes, elles se nomment *Avataras*.

Or, ces mêmes livres déclarent que lorsqu'un Dieu daigne visiter le monde, il s'incarne dans le sein d'une Vierge, sans union de sexe » (2).

(*A suivre.*) ERNEST BOSC

UN ESPRIT QUI N'AIME PAS LE BRUIT

Vers 1890, notre famille fit construire une maison dans la ville de Lakewood, N. J. et la loua. Notre premier locataire ne nous donnant pas de satisfaction, nous occupâmes la maison nous-mêmes. Dans l'escalier conduisant au second et à ma chambre à coucher, il y avait un tapis que le locataire avait laissé. Le tapis n'était pas garni en dessous, mais comme il était en bon état, nous décidâmes de le laisser au moins pour un temps.

Dans mes moments de loisir j'avais l'habitude de courir dans cet escalier jusqu'à ma chambre où je m'amusais avec une planchette à médium. Un matin, ayant quelque liberté, je montais donc en courant à ma chambre et je pris ma planchette pour faire une causerie, suivant mon habitude. Je fus bien étonnée quand ma planchette me dicta avec rapidité :

— « Vous n'avez pas idée du vacarme que vous faites quand vous grimpez l'escalier. »

— « Je sais que je fais du bruit, répondis-je, mais je n'y peux rien. »

— « Si, fit la planchette. »

— « Comment cela ? » demandai-je curieusement.

— « En garnissant les marches » dit la planchette.

— « Eh bien ! pensai-je, la planchette s'entend au confortable. Mais comme je savais que nous n'avions rien pour doubler le tapis, je dis :

— « Mais nous n'avons pas de quoi garnir. »

— « Si » répondit vivement la planchette.

— « Et où cela ? »

— « Au grenier, il y a dix-sept marchettes d'escalier, et comme il y a justement dix-sept marches à l'escalier; vous voyez que vous avez ce qu'il vous faut.

Je n'avais pas la moindre idée du nombre des marches de notre escalier,

(1) S. CLÉMENT, *in recogn.*, Lib. II, C. 14.

(2) WILLIAM JONES, *Œuvres* ; supplément, Tome II, p. 548.

mais j'eus la curiosité de les compter et à ma grande suprise, je trouvai que la planchette avait raison. « Allons, pensai-je, la planchette a bien compté ; mais quand aux marchettes elle a dû se tromper. » Cependant j'allai au grenier et cherchant partout, je trouvai, en retournant tous les débris entassés, dix-sept marchettes oubliées là, par le locataire.

Ce que je viens de raconter, la femme de ménage qui est une honnête femme de la ville, peut le certifier. Elle et moi nous avons défait le tapis d'escalier et nous avons placé en dessous les dix-sept marchettes, comme la planchette l'avait dit. Maintenant, le bruit des pas est très heureusement amorti.

Je serais heureuse si M. Dawbarn avait l'amabilité de m'indiquer à quelle mémoire je dois d'avoir connu le nombre de mes marches, et celui de mes petits tapis. JULIA A. BANKER.

LE SPIRITUALISME MODERNE, LÉON DENIS

(*Journal de Charleroi* du 21 novembre 1899.)

Il y avait foule dimanche, nous l'avons dit, au Temple de la Science, pour entendre la conférence de M. Léon Denis.

Un moment, nous remarquons sur l'estrade la présence du citoyen Léon Furnemont. Le citoyen Jules des Essarts préside et présente l'orateur comme un des propagandistes les plus dévoués et les plus compétents de la Doctrine Spirite.

Il rappelle que la tribune du Temple de la Science est absolument libre, comme le dit notre devise : « Qui veut la libre pensée, doit la libre parole ! »

Les premiers mots de M. Léon Denis sont des remerciements à l'adresse du président du Temple de la Science, et au *Journal de Charleroi* qui, en prenant l'initiative de l'organisation de cette conférence, ont fait preuve d'une grande largeur de vues, ce dont il faut les féliciter.

C'est ici, dit-il, l'asile intellectuel du parti socialiste, c'est pourquoi je prendrai la liberté de vous dire que le Socialisme, à côté de son but d'amélioration matérielle, a aussi la haute mission de faire une éducation vraiment humaine du peuple.

C'est pour cela que nous aussi nous voulons comme vous la pensée libre, chacun devant se faire une conviction appuyée sur la raison et sur la science. M. Léon Denis veut tout d'abord entretenir son auditoire du problème de la survivance, à la solution duquel il travaille depuis trente ans, théoriquement et expérimentalement.

Il est difficile de développer un sujet aussi vaste et dont beaucoup n'ont entendu parler qu'avec raillerie.

Toutes les grandes idées n'ont-elles pas aussi été dédaignées comme des chimères et des utopies, à leur naissance ; il en a été ainsi pour la vapeur, la

vaccine, toutes les grandes découvertes, la théorie du mouvement de la terre et on se rappelle tous les tâtonnements, toutes les réactions, ce qui devrait donner un peu de patience avant de railler le spiritisme. Point de fait, point de théorie et de doctrine qui ne puissent être discutés.

Qu'est-ce que le spiritisme? C'est l'étude du problème de la mort, de *l'au-delà*. Et ce problème, qui ne l'a vu se dresser aux heures graves de la vie? Qui ne s'est demandé si, après nous, cœur, intelligence, conscience, raison, tout cela n'était fauché? Et ne s'est-on pas demandé aussi s'il ne serait possible de rien retrouver de ce que l'on a aimé.

Le spiritisme, lui, est venu donner une base expérimentale de l'immortalité. Comment, se demande-t-on alors, rencontre-t-il tant d'obstacles?

D'abord, parce que ces phénomènes demandent de l'étude, de la patience et de l'impartialité que l'on rencontre rarement. Ensuite, parce qu'il y a eu les supercheries, les fraudes, et que des imposteurs ont voulu l'exploiter. N'en est-il pas ainsi en toutes choses?

Mais à côté il y a des témoignages scientifiques de haute valeur et dont le nombre augmente chaque jour. Comment soupçonner alors que ces phénomènes soient faux quand ils sont étudiés, contrôlés, admis par des savants, tels que William Crookes, Russel Wallace, Richet, le Dr Gibier et tant d'autres.

D'après l'orateur, la faiblesse de nos sens est la pierre d'achoppement à laquelle on se heurte; l'essence même de l'homme ne lui permet de constater que les formes les plus grossières de la matière. Combien y en a-t-il encore qui nous échappent!

Jusqu'à présent on connaissait les trois états : *solide*, *liquide*, *gaz*; on ignorait le quatrième, la *matiere radiante* constatée par Crookes.

Il y a aussi les expériences du Dr Baraduc qui, par la photographie, démontrent qu'il y a, en nous, un centre de radiation invisible.

On a constaté ainsi le double de notre être, une sorte de moule, un double fluidique, ce qu'on appelle en spiritisme le *périsprit*. Ce dédoublement de l'être humain est incontestable.

On a vu toute espèce de phénomènes, des apparitions de fantômes : en même temps, aux différents étages d'une maison, des mains mystérieuses ont déplacé des meubles, des objets; des mains ont écrit ou laissé des empreintes. Des apparitions ont été photographiées, il ne peut rester aucun doute.

Des hommes éminents comme Gladstone, Balfour ont signé des procès-verbaux de séances auxquelles ils avaient assisté.

Tout cela fait changer d'aspect le problème de la mort, qui n'est que le détachement de l'être psychique se séparant de la matière.

Le conférencier explique ce que c'est qu'un médium, un individu possédant la capacité de perception des phénomènes psychiques. Puis, il énumère et donne de nombreux exemples de médiuminité et de phénomènes : les

maisons hantées, les tables parlantes, l'écriture, les expériences de Slade sur lesquels nous pouvons passer.

Nous avons rapporté, en effet, les faits plus intéressants, en même temps que, dans ces colonnes nous relatons les résultats de notre enquête sur *Spirites et spiritisme*.

M. Denis a assisté à des centaines de phénomènes d'incorporations, à des scènes vraiment émouvantes.

En un mot, il dit qu'il y a d'innombrables témoignages de la survivance humaine et de la possibilité de communiquer avec les morts.

« Les faits sont des choses opiniâtres, et les faits spirites m'ont vaincu », a dit Russel Wallace qui était un sceptique.

Chez nous, dit M. Denis, tandis que les savants d'autres pays travaillent, on hésite, on dit qu'il faut de la patience, de la prudence. C'est vrai, mais un problème ne peut pour cela rester irrésolu toute la vie. Il faut soulager le monde qui s'effondre sous le poids de la démoralisation.

L'orateur examine les conséquences scientifiques, philosophiques et morales du spiritisme. D'abord, c'est la connaissance plus approfondie de soi-même qui rend plus sage, meilleur, a-t-on dit. Que l'on raille, que l'on persifle, il n'en est pas moins acquis qu'il n'y a plus rien de surnaturel, de miraculeux, que nous sommes *esprit* dans cette vie, avec tous les éléments de la vie future; notre corps fluidique est la clef du phénomène. Le rôle du spiritualisme moderne est donc de conduire l'homme à une plus grande conception de soi-même.

La croyance spirite est appuyée sur des faits indestructibles : c'est la religion libre, celle de la science, celle qui nous délivre de la cause de nos maux, l'*ignorance*, et qui nous conduit sans superstitution vers la lumière.

C'est une doctrine de progrès auquel se rattachent les noms de tous ceux qui ont combattu pour la grande famille humaine, ce progrès qu'ont affirmé les hommes de 1889, la Convention, Louis Blanc et tant d'autres. Tout ce que ceux-ci ont affirmé, le spiritisme vient le compléter. Nous sommes en glorieuse société et on peut nous rallier!

Conséquence morale, le spiritisme nous élève au-dessus du niveau matériel, les esprits nous aident à croire et à espérer. Avec lui, tous ceux qui ne savaient pas, qui souffraient, le vieillard caduque qui s'acheminait vers la tombe, le prolétaire enfin, sentent la vie renaître en eux avec l'espoir.

Et l'orateur termine par ces mots : « Tournons-nous vers la justice infinie! » que couvrent des applaudissements prolongés sans compter ceux qui l'ont du reste fréquemment interrompu.

Après avoir fait vainement appel à la contradiction, le citoyen Jules des Essarts conclut ainsi :

Je pense que je serai votre interprète en remerciant M. Léon Denis de la belle conférence qu'il vient de nous faire. Ainsi qu'il l'a démontré éloquemment, le spiritisme désormais s'impose à l'attention de tous les hommes qui

pensent. Mais, s'il m'est encore permis, même après les intéressantes explications de l'honorable conférencier, de réserver mon opinion personnelle quant aux phénomènes spirites et à l'interprétation qu'on leur donne, je reconnais loyalement et avec une satisfaction que vous avez certainement partagée, que les recherches des spirites sont de nature à augmenter la somme des connaissances utiles à l'humanité et à contribuer à atteindre notre but commun : l'élévation morale du peuple.

Ce qui rapproche le spiritisme, au point de vue doctrinal, du rationalisme et du socialisme, c'est son hostilité à tous les dogmes et en ce sens, il est un nouvel hommage à la liberté intellectuelle, qui est la source de toutes les autres, à la conquête desquelles nous travaillons d'accord (Applaudissements).

Cette conférence, si elle n'a point convaincu les sceptiques, a vivement intéressé, car tous ont pendant plus d'une heure et demie été tenus sous le charme de la parole éloquente et convaincue de M. Léon Denis.

M. Léon Denis a conférencé avec le même succès, à Bruxelles, Liège, Anvers, Orléans, Bordeaux, Marseille.

M. Gabriel Delanne a commencé une tournée de conférences en Belgique ; dès que nous en aurons les comptes rendus, nous les insérerons. Les vulgarisateurs éminents, tels que lui, doivent toujours être cités.

CONFÉRENCES DE GABRIEL DELANNE

M. G. Delanne a conférencé à Bruxelles, à Liège, à Anvers, à Charleroi, à La Haye ; partout il a été favorablement accueilli, et surtout applaudi. Le thème qu'il avait choisi était nettement déterminé : 1° Démonstration de l'existence de la force psychique ; 2° Démonstration de l'existence de l'âme pendant la vie ; 3° Démonstration de la survivance de ce principe pensant après la mort.

Avec vigueur et éloquence, nous écrit-on, l'orateur dont la voix est bien timbrée, prouve que, dès la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, tous les peuples ont observé les phénomènes que le spiritisme a permis de constater depuis 1848 ; le magnétisme mieux étudié, toutes les découvertes nouvelles, vapeur, électricité, spectographie, rayons X, etc., confirment rigoureusement la méthode d'investigation et d'observation adoptée par les spirites pour l'étude de l'âme.

Dans cette étude, on doit rejeter le merveilleux et le surnaturel dit l'orateur, car pour la lévitation d'une table, comme dans la télégraphie sans fil, il faut savoir étudier pour mesurer l'intensité de la force qui agit, et ce que cette force peut être.

Puis il passe en revue toutes les recherches des savants contemporains quant à l'étude de cette force par le magnétisme, le mouvement des ta-

bles, l'écriture directe, la télépathie, les matérialisations ; ces enquêtes ont abouti à ce fait : le constat de la réalité des fantômes des vivants et l'action de l'âme s'exerçant hors du corps. Ces constats établissent, d'une manière incontestable, la survivance de l'esprit à la mort des organes physiques du terrien.

Les assistants qui ont rempli les salles ou parlait le conférencier, appartenaient à un monde intellectuel de choix, juges, professeurs, docteurs, avocats, instituteurs, ingénieurs, spirites militants parmi lesquels beaucoup de dames. Les appels faits aux contradicteurs n'ont obtenu aucun résultat.

Cette conférence scientifique était accompagnée de projections lumineuses qui reproduisaient, d'une manière parlante, le résultat brutal des expériences faites par les princes du savoir.

M. G. Delanne, applaudi chaleureusement pendant le cours de ses conférences, a partout reçu un bienveillant accueil ; les séances terminées, il était très entouré et félicité par les hommes de valeur et ses F. E. S.

P. G. LEYMARIE.

M. LE Dr JOS. RODES BUCHANAN, le célèbre psychométriste, nous écrit de longues lettres, pour nous exprimer sa haute fraternité et sa réelle admiration pour les écrivains français, spirites éclairés qui ont toujours défendu la cause, avec talent, sagesse et énergie. Après avoir lu dans le *Harbinger of Light*, d'Australie, la reproduction *in-extenso* des deux mémoires présentés au Congrès international des spiritualistes, à Londres, le 19 juin 1899, *Evolution et révélation*, de P. G. Leymarie, et *Les frontières de la physique* du colonel A. de Rochas, plus que jamais il regrette de n'être jamais venu en France, pour se lier intimement avec les hommes dont il admire la logique et le bon sens.

Ce savant américain s'abonne à la *Revue Spirite* pour mieux être en communion d'idées avec nous, ce dont nous le remercions, étant très honoré d'une telle sympathie.

Le Dr Jos. R. Buchanan, depuis 50 ans est pour nous une vieille connaissance en spiritualisme ; la *Revue Spirite* a maintes fois parlé de lui, de ses travaux et des hautes facultés de Mme J. R. Buchanan. A ce novateur génial, l'expression de notre reconnaissance pour l'envoi de ses œuvres ; un ami qui parle et écrit parfaitement l'anglais, nous prépare le compte-rendu de son dernier volume si intéressant : il sera inséré dans la *Revue*. Nous prions notre vénérable frère de présenter nos vœux et notre souvenir affectueux à tous nos amis en la cause, à San Francisco et à San José.

Les œuvres du Dr Buchanan sont les suivantes : *Primitive christianity*, 1 vol., 82, 2 vol. 82. *Manuel of psycometry* 82. *Journal of man*, 3 vol. 85. *Periodicity* 75. *Perfect guide*, 75 c. *In paper covers*, 50 c. *New world of science* 83, 25.

APPARITIONS ET AVERTISSEMENTS

Cher Monsieur Leymarie : M. Widar raconte dans la revue : *Zeitschrift fur Spiritismus* (n° 36, p. 320) plusieurs faits intéressants, qui ont été rapportés à sa mère par des personnes dignes de foi.

(1) « Deux avocats eurent un jour une discussion sur la question de savoir si, dans l'autre monde, il était possible d'obtenir un acquittement par un plaidoyer. L'un d'eux soutenait que oui, l'autre disait que non. Ils se donnèrent donc la parole d'honneur, que celui qui mourait le premier viendrait donner des renseignements à l'autre. Bientôt après, justement celui qui soutenait qu'on pouvait se tirer d'affaire par un plaidoyer, rendit son âme à Dieu. Plusieurs mois après sa mort, l'autre avocat était assis un certain soir, seul dans son cabinet de travail et réfléchissait sur la promesse que lui avait faite son ami décédé. Tout à coup il entendit un bruit près de la porte et en levant les yeux aperçut un fantôme qu'il reconnut être celui de son ami décédé. Aussitôt il lui fit la question : « Eh bien ! mon cher, as-tu pu te tirer d'affaire en plaidant ta cause ? » Le visage du spectre devint très sérieux ; il secoua la tête et ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres, il disparut aussitôt. L'avocat qui avait vu l'apparition, n'était pas superstitieux, mais il avait toujours affirmé à toutes les personnes qui le questionnaient, qu'il ne rêvait pas et qu'il était convaincu qu'il avait vu le fantôme de son ami décédé.

(2) Dans une honorable famille de Havelberg, la première femme du chef de famille apparut très souvent à ses enfants et à la seconde femme de son mari. Les enfants la voyaient très distinctement et souvent ils s'interrompaient au milieu de leurs jeux en criant : « Maman, maman ! » et couraient vers le fantôme en faisant de vains efforts pour l'embrasser. La seconde femme du chef de famille voyait aussi l'apparition, très distinctement et en même temps que les enfants.

(3) A Blandckow, Mme R..., s'était suicidée pour des motifs inconnus. Pendant qu'on conduisait le corps au cimetière, elle apparut à ses filles. Celles-ci étaient restées pendant l'enterrement dans la maison mortuaire, pleurant et disant : « Ah ! si nous pouvions encore une fois revoir notre pauvre mère ! » A la vue du fantôme de la mère au milieu d'elles, elles s'effrayèrent terriblement et cessèrent de pleurer.

(4) L'instituteur W... de Schonermark apparut après sa mort à sa veuve inconsolable. Lorsqu'un soir elle était assise dans sa chambrette, au clair de lune et pleurant amèrement, elle entendit tout à coup frapper contre la fenêtre. Aussitôt elle leva la tête et aperçut son mari debout, dans la cour, regardant par la fenêtre et la menaçant amicalement du doigt. — M. Widar ajoute que, les personnes qui ont vu des apparitions cesseront de croire à ce dogme de l'église catholique, par lequel, les âmes des défunts sont

envoyées aussitôt après la mort au paradis ou bien à l'enfer » ; aussi à cet autre dogme qui dit : « Que nos défunts reposent dans leurs tombeaux jusqu'à la résurrection. »

Dans la « Beilage zur Zeitschrift fur Spiritismus » se trouve le fait suivant, tiré de la « Elbinger Zeitung ».

« Un jeune commerçant de province avait vu en rêvé son père sur le lit de mort. Le père habitait Berlin avec sa famille et le jeune commerçant, très inquiet, s'y rendit immédiatement. Il y arriva le samedi et fut accueilli avec une grande joie par tous les membres de la famille et surtout par ses sœurs, qui lui dirent : Comme c'est bien que tu sois arrivé! nous nous proposons de faire aujourd'hui une excursion en famille, et nons t'assurons que tu vas bien t'amuser ». — « Non ! c'est tout à fait impossible » répondit le jeune homme, je suis venu à Berlin pour voir comment vous allez et je repars immédiatement, attendu que mes affaires me pressent.

En revenant chez lui, le jeune commerçant trouva un télégramme, lui annonçant que son père, deux heures après son départ de Berlin, avait subitement rendu son âme à Dieu.

JOSEPH DE KRONHELM.

LA PETITE TÊTE LUMINEUSE

Le *Religio-philosophical Journal*, de San Francisco, rapporte la curieuse histoire suivante, qui est arrivée à l'administrateur Watkins, de la division de technologie du Muséum national, secrétaire de la Société philosophique de Washington.

« Pendant un séjour de quelques semaines que je fis à New-York en 1882, écrit-il, j'accompagnai deux amis à une séance de M. et Mme B. Nous étions tous incrédules, et absolument inconnus au médium, moi particulièrement, qui habitais alors dans la banlieue de Philadelphie. Tous les assistants, ayant formé la chaîne en se tenant les mains, y compris le médium, et les lumières ayant été baissées, diverses manifestations parurent consterner ceux que nous prenions pour de faux sensitifs. Soudain à deux pieds devant moi apparut une petite sphère lumineuse.

Graduellement je vis, n'en croyant pas mes yeux, cet objet se transformer en une petite tête de la grosseur d'une orange. Le visage était celui d'un homme en bonne santé, avec des favoris roux.

Je distinguais la mobilité de ses traits et jusqu'au battement des paupières, comme s'il eût été vivant. Il ouvrit sa petite bouche, et découvrit ses dents et sa langue bien visibles et s'écria d'une voix perçante : *Mes enfants, quoi qu'il vous arrive pour l'amour de Dieu, ne vous suicidez pas* ! Je le questionnai et il m'avoua qu'il s'était tué à Central Park.

Ce petit spectre, me fit une vive impression que j'ai conservée jusqu'à ce jour.

Après avoir vu d'autres manifestations, nous sommes rentrés chez nous, troublés de ne pouvoir trouver d'explication à des mystères que nous nous attendions à voir fortement entachés de charlatanisme. Je racontai mon aventure avec cette petite tête, et Mlle B. me demanda si je croyais pouvoir la reconnaître d'après une photographie, car elle avait sans doute deviné qui cela pouvait être. Assurément je le pouvais. En rentrant donc chez elle, elle m'apporta une grande quantité de photographies de famille, les étala devant moi. Après en avoir examiné quelques-unes, je reconnus immédiatement mon terrible visiteur, et je m'écriai : « Le voilà, c'est bien lui ! »

La ressemblance était frappante, sans erreur possible. M. B. et sa sœur se jetèrent un regard d'intelligence, et m'avouèrent ensuite que la photographie était celle d'un intime de la famille qui s'était suicidé à Central Park, il y avait plusieurs années, et dont je n'avais jamais entendu parler.

Trad. du *Light* du 30 sep. 1899, par G. B.

LES CONTRADICTIONS DES ESPRITS

La lettre suivante, extraite du « Banner of Light » du 26 août dernier est intéressante à plus d'un titre. D'abord elle contient plusieurs observations témoignant de l'indépendance de caractère et d'opinions que conservent les individualités de l'au-delà ; et par suite de l'impossibilité d'attribuer à une seconde conscience du médium la variété des rôles qu'elle aurait à remplir; ensuite elle pose un point d'interrogation que beaucoup de spirites se sont déjà posé, en comparant les diverses communications qu'ils ont pu recevoir. Comment peut-il se faire que certaines incertitudes, que la mort devrait semble-t-il résoudre instantanément, puissent subsister encore pendant des séries indéterminées de siècles.

Voici cette curieuse lettre :

« Qu'est-ce que le spiritisme, quels en sont les chefs autorisés, et sur quelle autorité comptent-ils pour nous faire accepter les enseignements qu'ils nous donnent ?

J'ai depuis quelque temps considérablement réfléchi à ces questions et étudié d'une façon générale les phénomènes spirites. Mais, jusqu'à présent, je ne puis répondre d'une façon satisfaisante, bien que j'ai conversé avec les plus convaincus et les mieux placés parmi les spirites de ce pays, je n'en ai jamais trouvé un seul qui ait pu me fournir de preuve suffisante pour convaincre des gens raisonnables et sans parti-pris. J'ai causé avec ceux qui disent que le spiritisme est une religion qui doit être répandue et pratiquée

comme tout autre religion. Ils disent qu'elle diffère des religions connues en ce qu'elle ne demande aucune croyance qui ne puisse être démontrée par l'autorité des esprits. J'ai conversé avec d'autres également bien placés qui disent que c'est une science où le médium et les esprits ont une part égale ; et avec d'autres encore qui affirment que les esprits n'y ont aucune part. Toutes ces théories proviennent d'hommes qui ont plus ou moins étudié la question ; néanmoins aucun d'eux n'est arrivé à me convaincre.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je suis persuadé qu'il y a dans le spiritisme quelque chose qui mérite une étude sérieuse, mais ce qui me gêne est de savoir où se trouve la vérité, et de la voir présentée d'une façon acceptable pour les gens raisonnables prêts à croire une vérité quand elle est claire et sensée.

J'ai eu l'avantage d'être étroitement lié avec de très bons médiums; l'un d'entre eux, un médium à transe, est mon ami intime et il est assisté d'une bande de vingt-cinq esprits actifs et industrieux. J'ai assisté bien des fois à ses séances, j'ai vu des choses très remarquables, et j'ai eu des conversations très intéressantes avec les différents esprits qui le dirigent. Je les ai toujours trouvés en désaccord sur beaucoup de points. La religion a été l'objet de fréquentes discussions, et sur ce sujet important, les membres de la bande ne peuvent arriver à s'entendre ; ils semblent tenir à leur religion respective, qui est celle qu'ils avaient sur la terre. Un d'entre eux, un Anglais, qui prétend être mort au commencement de ce siècle, est ce qu'on appelle un libre-penseur, absolument comme de son vivant, et tout en disant qu'il n'a pas changé de manière de voir sur la religion, il affirme avoir fait de grands progrès au point de vue de l'éducation.

J'ai eu de nombreuses conversations avec lui pendant qu'il contrôlait le médium et j'ai trouvé que c'était un des conteurs les plus intelligents et les mieux doués avec qui j'ai jamais eu le privilège de causer. Un autre, un Persan, qui dit être mort *depuis plus de vingt-deux siècles, continue encore à adorer le soleil*, quoique sous d'autres rapports il ait fait de grands progrès. Un autre, encore un peau-rouge, persiste à adorer le grand esprit, et poursuit ses pratiques barbares de cris de guerre et de danse du feu. Et j'en pourrais citer bien d'autres, et exposer les différentes opinions des membres de la bande, car il n'y en a pas deux qui aient la même opinion sur la religion, et chacun dit qu'il est le seul dans la bonne route qui conduit à la perfection, but que tous poursuivent, à une seule exception près. Celle-là, c'est l'esprit d'une jeune fille, qui dit être morte il y a sept ans. Elle était, paraît-il, actrice dans un petit théâtre, et se souciait fort peu de la morale et de la vérité ; le seul but qu'elle semble avoir dans son existence nouvelle est d'acquérir de la

puissance pour faire le mal. Elle ne semble possédée d'aucun désir de progresser et de s'améliorer.

Deux des esprits qui m'intéressent le plus sont ceux d'une jeune fille française, qui a été tuée par son amant, à l'âge de 19 ans, et d'une fillette anglaise. La Française était catholique, et en raison de sa mort elle n'a pas eu l'occasion de se confesser, ce qui lui fait dire qu'elle est en purgatoire, et elle croit qu'elle ne pourra pas progresser tant qu'elle n'aura pas trouvé un prêtre pour se confesser. Aussi, cherche-t-elle un prêtre dans tout le monde des Esprits pour lui faire l'aveu de ses fautes. Elle n'a pu encore en trouver, mais elle ne désespère pas d'y parvenir.

La petite Anglaise est une zélée presbytérienne, elle est grandement contrariée parce que la Française fait tous ses efforts pour convertir son médium au catholicisme. Cette dernière, croit que le catholicisme est la seule porte par laquelle on puisse entrer au ciel, et de son côté, l'Anglaise pense qu'il est impossible qu'un catholique puisse y arriver.

J'ai eu, par divers médiums, des communications d'un Esprit qui dit être une jeune dame que j'ai beaucoup connue. Sur la terre, elle était réputée pour sa sincérité, et maintenant qu'elle est Esprit,à côté de quelques vérités elle m'a dit beaucoup de mensonges, de sorte, je l'avoue, je ne sais plus que croire.

Comme je l'ai déjà dit et je le sais, le spiritisme affirme qu'il enseigne la vérité et le prouve par des faits indéniables ; je voudrais que l'on me comprenne : je ne dis pas que le spiritisme soit ni vrai ni faux, ce que je voudrais connaître, c'est la vérité pure et simple,sans m'inquiéter de la croyance où on la trouve, ni du nom qu'on lui donne. Je ne peux accepter tout ce qu'on me dit uniqnement sur des affirmations. Je suis un chercheur et je demande à être convaincu, mais la conviction sera nécessairement lente, car chaque affirmation doit être prouvée. Pour terminer, je demande si quelqu'un peut me renseigner, et répondre aux questions ci-dessus ; je recevrai ces informations avec reconnaissance ».

Erié. Pa. pour la trad. G. B.W. J. Bulger,

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES

TROISIEME PARTIE. — CHAPITRE XIII

Les continents disparus.

Nous allons aborder dans le présent chapitre, l'étude des continents disparus.

Nous nous occuperons en premier lieu de la Lémurie, ensuite de l'Atlan-

tis, continent sur lequel vécut la quatrième famille de la race à laquelle nous appartenons et dont les peuples de l'Antiquité (Grecs et Romains) furent les derniers rejetons.

La Lémurie

Longtemps avant l'apogée de la *Civilisation Hellénique*, dix ou douze mille ans au moins avant cette civilisation, les diverses branches de la troisième famille humaine avaient habité le Continent de Lémuria, qui occupait une grande partie de l'Océan Indien et de l'Océanie. — Les Lémuriens dont les habitants de l'Australie actuelle sont les derniers vestiges, furent les premiers hommes qui créèrent des civilisations analogues à celles dont l'histoire nous a transmis les annales.

Les familles et les races antérieures qui vécurent sur les continents actuels submergés, depuis, et revenus aujourd'hui à la lumière, n'étaient pas tout à fait des sauvages. Les contemporains de ces familles, en exceptant les Australiens et quelques débris mélangés de la quatrième famille, appartiennent à la quatrième sous-race principale.

Le premier rejeton de cette famille fut le peuple Aryen suivant les uns, tandis que, suivant d'autres, ce ne serait que le cinquième rejeton qui aurait peuplé l'Europe actuelle. Quoiqu'il en soit, ce rejeton posséda une grande civilisation dans l'Asie centrale et dans l'Asie orientale.

Ce qui précède étant bien compris, étudions géologiquement le continent lémurien et tout d'abord l'origine de son nom. — Ce continent fut ainsi dénommé parce que les Lémuriens, ces curieux prosimiens, étaient en si grand nombre dans ces régions, qu'on en aurait cherché en vain autant dans d'autres contrées de la terre.

Quant aux causes de l'effondrement de la Lémurie, on doit les rattacher à la mécanique générale de la terre, mécanique qui se résume dans le refroidissement spontané du noyau liquide et bouillant, pour ainsi dire, qu'entoure la mince enveloppe pierreuse, la *pellicule* pourrions-nous dire que nous nommons *écorce terrestre*. Cette enveloppe trop large pour serrer son contenu se refoule sur elle-même, se rétracte et, en se rétractant, craquelle, se fend, se disloque et se désagrège. C'est là, le secret bien *connu* de quantité d'accidents géologiques, dus à ce mécanisme sans cesse renouvelé. Ces glissements des matériaux de l'écorce terrestre ne se font pas d'un seul coup, c'est-à-dire avec le maximum des dimensions qu'ils peuvent présenter. Il se produit successivement, ceci est démontré par les lignes de cassures qui s'amoncellent les unes sur les autres. On aperçoit des masses rocheuses de même âge et de *même constitution* qui sont débitées par bancs distincts, tantôt parallèles au terrain qu'ils recouvrent, tantôt presque perpendiculaires, tantôt affectant une courbe : celle d'une voûte et ces masses rocheuses sont à des altitudes diverses qui témoignent de l'énergique effort qu'il a fallu pour les soulever et les rompre, et, ce sont ces dislocations

colossales, ces immenses effondrements qui ont déterminé les déplacements de la mer.

Certainement l'un des plus curieux mouvements géodésiques qui existent est celui qui a déterminé l'effondrement des régions occupées aujourd'hui par l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. Les géologues ont reconnu qu'à une époque très ancienne qui remonte à une antiquité incalculable, le détroit de Mozambique était représenté par une solution de continuité de son sol émergé entre Madagascar et le continent Africain. Ce qui démontre ce fait, c'est que le *placage* de la côte occidentale de la grande Ile, montre des dépôts marins renfermant des fossiles dont il n'y a pas trace en Afrique, lesquels dépôts datent de la période géologique dont nous venons de parler et qui remonte au-delà peut-être de la période Jurassique. Cette séparation a persisté pendant les périodes crétacée et tertiaire qui y ont déposé successivement des dépots sédimenteux qui sont des témoignages irrécusables; le sol démontre donc, par exemple, que Madagascar a eu très anciennement une existence continentale; c'est peut-être actuellement l'île la plus ancienne de notre globe.

Inversement, on trouve que la direction rectiligne de la côte orientale de cette île est, pour ainsi dire, comme jalonnée par une série presque ininterrompue de volcans dont les cratères éteints ou encore en activité sont d'origine beaucoup plus récente.

On voit qu'avant la dislocation qui a donné naissance à cette île immense, son territoire se poursuivait fort loin du coté de l'Inde et de l'Australie, qui, au point de vue géologique, présente avec Madagascar des analogies frappantes : c'est comme elle un massif de roches d'une très haute antiquité, dont les couches ou bancs se relèvent progressivement jusqu'à la côte abrupte. Comme à Madagascar, les volcans australiens sont peu anciens et les coulées de lave abondent dans le pays de Melbourne, par exemple.

On peut en dire autant, en ce qui concerne le littoral Nord de l'Océan Indien, dans lequel on voit Java et Sumatra, présenter des côtes rectilignes et jalonnées également par des volcans dont la suite, la chaîne se poursuit à Suambova, à Florès, à Timor, aux Moluques et jusqu'aux Philippines. Le long des côtes de ces contrées, on peut voir des profondeurs océaniques qui mesurent plus de 5.000 mètres.

On ne saurait douter de l'ancienne liaison des terres australiennes, malgaches et des îles et des îlots intermédiaires, car la flore et la faune viennent appuyer et confirmer les observations géologiques.

Atlantis

Sur le vaste continent Atlantis s'élevèrent de puissantes civilisations qui furent très avancées dans l'ordre scientifique comme peut en témoigner le passage suivant de l'histoire de l'astronomie ancienne de Bailly :

« Les Hindous, dit cet auteur, de même que les Chaldéens et les Chinois ont sur l'astronomie des notions qui ressemblent plutôt à des restes, à des

vestiges d'une science qu'à des éléments, ce qui fait supposer, ajoute-t-il, l'existence d'une ancienne nation d'où est venue la science astronomique. »

On peut donc supposer que les peuples précités tenaient cette science des Atlantes, dont la civilisation fort ancienne devait être très avancée.

Du reste un grand nombre d'auteurs pensent que le *peuple Atlante était arrivé à une civilisation qui dépassait de beaucoup celle de l'Antiquité et même la nôtre.*

Pour nous, il n'est pas douteux que ce peuple possédât des savants qui étaient maîtres des forces psychiques et physiques de la nature, et qu'ils avaient dû conquérir et coloniser la totalité des nations qui l'entouraient.

Il est bien difficile de fournir des renseignements historiques sur l'Atlantide; cependant nous savons par la Tradition que des rois atlantes dominaient dans l'île principale, ainsi que dans plusieurs autres villes de certaines îles. On croit aussi que ces rois conquirent la partie nord de l'Afrique jusqu'en Egypte, qui fut préalablement une colonie des Atlantes. Bien des archéologues n'ont pu s'expliquer les grandes connaissances scientifiques des Sacerdotes Egyptiens, qu'en admettant qu'ils les tenaient d'un peuple très ancien, qui ne serait autre que celui des Atlantes; ceux-ci sont désignés dans les écrits sanskrits sous le nom de *Rutas*, c'est-à-dire les hommes rouges. Or, les peintures que nous avons vues sur les murs d'anciens temples égyptiens, nous montrent des hommes à peau rouge brique, qui ne sont ni des hommes à peau bistrée, ni des nègres, ni des mulâtres, ni des représentations des Nubiens; ce sont réellement des hommes rouges comme les *Rutas* ou Atlantes.

La Tunisie, l'Algérie et le Maroc formaient à l'Est de l'Egypte une vaste péninsule qui aurait été occupée par les Atlantes.

Après la tradition, étudions ce que l'histoire nous apprend.

Dans l'*Odyssée*, Homère parle à diverses reprises des Atlantes et de leur île l'*Atlantis*.

Dans sa *Théogonie*, Hésiode en fait également mention.

Nous savons aussi que Solon consacra une partie de sa verte vieillesse à la composition d'une grande épopée sur une tradition qui avait cours de son temps, des conquêtes des Atlantes, sous la conduite de leur roi Atlas.

Platon dans le *Timée*, nous raconte que, dans son enfance, il écouta les récits de son aïeul Critias, qui tenait de la bouche même de Solon, ce qu'avait appris à ce dernier, un vieux prêtre de Saïs qui lui avait dit que l'Atlantide était anciennement une très grande île de l'Océan, située en face du détroit des colonnes d'Hercule (Gibraltar).

Dans un autre passage, il ajoute : « Les Atlantes étaient une race de *Dieux* qui dégénéra de son origine céleste, parce qu'elle s'allia fréquemment avec les filles des mortels ; aussi Jupiter les punit-il en détruisant le pays qu'ils habitaient. »

En lisant ce passage, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit du lec-

teur ce texte de la Genèse de Moïse : « Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes toutes celles qu'ils distinguèrent... et Dieu voyant que toute chair avait corrompu sa voie, résolut de la détruire (1). »

Platon nous apprend aussi que cette île reçut son nom du fils de Neptune Atlas et qu'elle faisait partie d'une sorte d'archipel qui conduisait à un vaste continent plus grand à lui seul que l'Europe et l'Asie réunies, et que le règne du fils de Neptune aurait duré neuf mille ans.

D'après Pline, nous pouvons supposer que les Ethiopiens étaient de souche Atlante, car il nous dit : « Les Ethériens prirent successivement le nom d'*Atlantes* et d'*Ethiopiens*. Malheureusement, il n'ajoute rien à cela ; aussi nous sommes à nous demander, ce qu'était l'Ethérie ou l'*Œthéria genus* ou *gens*? »

Nous l'ignorons absolument, mais nous savons que ces éthériens ont été dénommés successivement Atlantes, puis Ethiopiens jusqu'à la nouvelle transformation de l'Ethiopie.

Résumant ce qui précède, voici ce que nous pensons qu'il faut croire au sujet de l'Atlantide.

Il existait autrefois dans l'Océan Atlantique, entre Gibraltar d'un côté et l'Amérique de l'autre, une *île immense* dénommée Atlantis, Atlantide, qui était suivie d'un groupe d'îles qui réunissait pour ainsi dire le continent européen à celui de l'Amérique.

Platon, nous venons de le voir affirme l'existence de cette île ; Solon en avait appris certains détails dans le Voyage qu'il fit en Egypte. Les Prêtres de Saïs, ville située dans le Delta du Nil, lui dirent qu'ils possédaient dans la bibliothèque de leur temple des récits des événements qui se seraient passés environ neuf mille ans auparavant. C'est alors qu'un des prêtres doyens expliqua à Solon la *Légende de Phaéton*, sous son véritable sens astronomique, de même que la véritable signification du cataclysme du feu et de l'eau qui avait détruit des contrées entières, avec les grandes nations qui les occupaient.

Proclus nous dit que l'Atlantide était située au centre de l'archipel atlantique et comprenait sept îles, parmi lesquelles figuraient nos Canaries. Les petites îles disparurent successivement les unes après les autres, mais la plus grande, Poseidon, résista beaucoup plus longtemps et elle existait encore il y a 11.500 ans.

L'Atlantide, avons-nous dit, fut en quelque sorte un lien entre l'Europe et l'Amérique. Nous pouvons presque le démontrer en étudiant la faune et la flore des deux pays, de même que par un peu de linguistique.

En ce qui concerne la faune, nous dirons que les découvertes relativement récentes dans des lits de fossiles du Nebraska (Amérique) ont montré des

(1) Ch. V, 2, 12.

restes de cheval, qui peuvent faire supposer que cet animal serait originaire du continent américain, car c'est la seule partie du monde où l'on ait découvert des restes fossiles du cheval et ceci démontre quels ont été les précurseurs du cheval actuel.

Pour ce qui est de la flore, nous dirons qu'une partie de celle-ci, celle de l'époque miocène, existe en Amérique; en Europe la flore du même âge se rencontre principalement dans des lits fossiles de la Suisse.

Enfin, si nous voulons étudier la linguistique, au point de vue qui nous occupe, nous voyons que la langue basque qui ne tient à aucune autre langue européenne qu'au celte peut-être, serait d'après certains linguistes un *Dialecte Atlante*, c'est-à-dire la plus ancienne langue du monde? Ce qui donne créance à cette supposition, c'est que précisément les Basques habitent une contrée qui fait exactement face à une partie supposée de l'Atlantide. Ensuite le basque ressemble dans sa structure aux langues aborigènes de l'Atlantide. Or comment expliquer cette affinité de langage, sinon en admettant que les Basques et les aborigènes de l'Amérique ont été, dans des temps très reculés, il y a quinze ou dix-huit mille ans, des émigrants de l'Atlantide.

A l'époque où existait l'Atlandide, le Sahara était une vaste mer. Voilà pourquoi, le projet de la création d'une mer dans le Sahara, d'une mer intérieure d'Afrique, serait utile pour ramener comme autrefois à ce vaste continent l'humidité et la fraîcheur si nécessaires à sa prospérité.

Grâce à des recherches sous-marines, on a pu explorer presque tout le lit de l'Océan Atlantique, on a même dressé des cartes de celui-ci en Angleterre. Or les études faites dans ce but ont prouvé qu'une éminence, d'une grande superficie et hauteur, existait au milieu de l'Océan Atlantique.

Cette éminence était l'Atlantide. Elle s'étend dans une direction Sud-Ouest depuis le 50e degré nord, d'un côté vers l'Amérique et se dirige vers la côte d'Afrique. Cette éminence s'élève à environ 27 mètres au-dessus du sol moyen de l'Océan; les îles Açores, de l'Ascension, de Tristan, d'Acunha ne seraient que les pics de cette contrée abimée dans les eaux, ce qui le démontre, c'est que les profondeurs autour de ces îles sont très considérables; de plus des sondages ont prouvé que toute la partie surélevée de cette île est couverte de débris volcaniques, dont on retrouve des traces du côté de l'Océan et qui se dirigent vers les côtes américaines. Du reste, les géographes et les voyageurs savent fort bien que, dans les environs des Açores, il existe des preuves qu'il y a eu là des gigantesques éruptions volcaniques. Ce qui précède démontre donc d'une façon très certaine, que cette vaste surface cachée sous l'Océan Atlantique n'est pas un simple banc ordinaire, mais bien le sol de l'Atlantide disparue, comme un navire qui sombre sous les eaux.

Malgré ce qui précède, certains géographes ont considéré l'Atlantide comme un pays n'ayant jamais existé, ce qui est faux; d'autres auteurs ont

placé ce continent sous la Perse actuelle. Un professeur de l'Université d'Upsal du XVIIIe siècle a soutenu que l'ancienne Atlantide n'était autre chose que la Suède et la Norvège modernes, et il chercha à étayer sa thèse étrange en citant Platon, Diodore et autres auteurs anciens. Or il est incontestable que l'Atlantide était située sous les mêmes latitudes que les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap-Vert. Le célèbre voyageur Bory de Saint-Martin a tracé une carte idéale de ce continent. Quelques auteurs pensent que le pic de Ténériffe ne serait que la cime de l'Atlas qui a donné son nom au continent disparu, englouti d'après quelques-uns par la mer située alors dans l'intérieur de l'Afrique, qui, par suite de cataclysmes cosmiques se serait déversé dans cette île immense.

Voici d'autres renseignements presque inconnus au sujet de l'Atlantis qui fourniront une preuve topique de son existence. Ils nous sont fournis par la Doctrine Esotérique, par la Théosophie. D'après les calculs cycliques, les Brahmes (ce qui concorde avec ce que nous avons dit précédemment) ont fixé la disparition de l'Atlantide à 11.500 ans avant notre époque. Or les *Mayas*, peuple de l'Amérique centrale, nous ont laissé des récits hiéroglyphiques qu'on est parvenu à déchiffrer et parmi ces récits quatre se rapportent précisément à l'Atlantide centrale.

En voici un que nous donnons d'après le *Théosophist*; il provient d'un manuscrit dit de *Troano*, qui se trouve au *British Museum*.

« En l'an VI de Kan (un roi Maya), le onzième *Muluc* du mois de *Zac*, il se produisit des tremblements de terre considérables qui continuèrent presque sans interruption jusqu'au treizième de *Chuen*. Le pays de Mu (l'Atlantide), fut entièrement ruiné. Il fut deux fois soulevé dans ses principales parties et une troisième fois, il disparut entièrement. Ce fut pendant une nuit où les éruptions volcaniques secouèrent ce pays avec un ébranlement formidable. Ainsi ébranlée de toutes parts, la totalité du pays acheva de s'abîmer incapable qu'elle était de supporter plus longtemps la puissance des convulsions cosmiques et le pays tout entier disparut avec les 64.000.000 d'habitants qu'il contenait et cela 8.060 avant la rédaction du présent manuscrit ».

Or, ce manuscrit daterait d'environ 3.500 ans, ce qui donne 11.560 ans, c'est-à-dire le chiffre indiqué à quelque chose près par les Brahmes. Ceci prouve donc d'une façon très concluante que la disparition de l'Atlantide n'est pas un mythe, mais une réalité tangible puisqu'il en reste au fond de l'Océan, des traces immenses ; l'une d'elle très visible est l'île de Ténériffe et le Pic du Teyde qui a été gravi il y a environ dix ou douze ans, par M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, qui a effectué dans cette île des travaux ayant pour objet la géodesie du Sénégal et de Ténériffe, travaux qui visaient particulièrement à fixer la position géographique de Saint-Louis, pris comme méridien fondamental pour le bassin du Sénégal et du Haut-Niger.

On verra par le récit du savant Français que le fameux pic de Ténériffe est un des points curieux de notre globe et que, de plus, sa hauteur devait être très considérable avant l'effondrement de sa base dans l'Océan.

Voici la description de ce pic : (1)

« Après avoir dépassé les terrains cultivés, on entre dans les broussailles en prenant en écharpe les revers ouest de l'île, et, après avoir contourné force ravins dénués d'eau, on entre par une large coupure située à 2.700 mètres d'altitude dans un des plus grands cratères de notre globe, car il a plus de 20 kilomètres de diamètre. Au nord et à l'est, ce cratère, cette *canada* pour lui donner son nom espagnol, est limité par des escarpements de plus de 300 mètres de hauteur ; à l'ouest, cette barrière renversée a laissé s'écouler sur le pendant de la montagne et jusque dans la mer, des fleuves successifs de lave que leur couleur rend encore distincts. Devant soi et presque au milieu du cirque, se dresse la montagne du Teyde.

« La canada a encore à l'heure actuelle, l'apparence d'une fournaise à peine éteinte ; elle est parsemée de petits cônes d'éruption qui offrent l'apparence de ces pustules que l'on voit dans les images lunaires ; un grand volcan, le *Chabora*, les dépasse, mais lui-même est effacé par le Teyde, dont la hauteur semble seule en rapport avec les dimensions de la canada.

« Aucune végétation sérieuse, en dehors de quelques retamas en boule, ne se montre dans cette vaste enceinte, et les couleurs noires, rouges, violettes, roses et blanches, s'y détachent en tons crûs, grâce à la transparence de l'air.

. . . . . .

« Entre la Estancia où nous passâmes la nuit et Alta Vista, le sentier est encore impraticable aux chevaux, mais on monte en faisant des lacets continuels sur une pente de 30 degrés et il faut deux heures pour arriver à une plate-forme qui a été aussi un centre d'éruption : pierres ponces, coulées de basalte, rien n'y manque et devant vous se dresse encore, dans l'angle sud-ouest du plateau, le Teyde. »

Ce pic de Teyde mesure 375 mètres de hauteur et c'est l'ascension de celui-ci qui est extrêmement difficile, car on se trouve au milieu de rochers basaltiques et de blocs de scories rejetés par le volcan ; c'est un véritable chemin de casse-cou où peuvent seuls s'aventurer les indigènes, qui suivent à grand peine la trace des lacets de ceux qui ont passé avant eux.

Ici, nous laisserons encore la parole à l'honorable savant :

« Si l'on n'était si fort occupé de savoir où l'on doit poser le pied, on admirerait l'aspect de la canada vue de cette hauteur ; mais deux heures durant, aux difficultés de la route se joignent de vives angoisses : les yeux sont injectés de sang par suite de la dépression de l'air, on a des bourdonnements dans les oreilles, on éprouve une soif ardente, que l'on ne calme

(1) Lecture faite dans une des séances des cinq académies, 1888.

pas en mangeant de la neige ; les mains sont bleuies par le froid, malgré l'ardeur du soleil presque vertical.

« On parvient enfin à Rambleta et l'on y trouve un troisième centre d'éruption plus petit que le précédent, car il n'a plus que 80 mètres de diamètre dans sa plus grande largeur. Cette plateforme, couverte de pouzzolane, laisse percer par place l'ossature de la montagne et l'on peut s'y chauffer les pieds au feu du volcan, car une vapeur brûlante sort de plusieurs de ses fissures ».

Enfin, toujours au Sud, se dresse le pic terminal qui, bien que n'ayant que 160 mètres de hauteur, demande encore une heure au moins d'ascension, tellement la cendre volcanique est encore meuble et cela à tel point qu'on y enfonce parfois jusqu'aux genoux ; mais on est bien récompensé de sa peine, car une fois au sommet « le spectacle est si beau et les nuages éclairés par le soleil sont d'un blanc si éclatants qu'ils paraissent continuer les neiges qui couvrent le flanc de Teyde » et l'on croit avoir devant soi un paysage des régions polaires ; du reste, la température permet parfaitement l'illusion. La hauteur barométrique comparée à celle de Santa-Cruz de Ténériffe accuse pour ce sommet une hauteur de 3.710 à 3.712 mètres.

Avant l'effondrement de cette île, quelle pouvait être cette même hauteur ? Il est impossible de le dire, mais il est parfaitement admissible que des îles s'effondrent et disparaissent subitement à la suite de cataclysmes cosmiques ; nous en avons sous les yeux de fréquents exemples. Un des plus récents est la disparition soudaine d'un groupe d'îles importantes situé entre Auckland et l'archipel de Tonha.

Antérieurement, nous pouvons mentionner une des îles des environs de Krakatoa, qui disparut également d'un façon soudaine dans une seule nuit à l'époque de l'éruption du volcan javanais.

Comme preuve à l'appui de ce qui précède, nous signalerons un tout petit fait mais qui a, suivant nous, une certaine importance : c'est que quelques auteurs pensent que les Guanches sont des descendants dégénérés des anciens *Atlantes* ; ils s'appuient pour étayer leur dire, sur une assertion linguistique que voici : ce terme de Guanche viendrait du Sanskrit *Guhainnaman*, qui signifierait nom mystique, nom secret, mystérieux. Or, la Doctrine ésotérique attribue aux Atlantes le don de magie, ainsi que les pouvoirs qui s'y rattachent. De plus, il existe sur le pic de Ténériffe, dont nous avons parlé plus haut, des bergers de Gomera qui emploient un langage sifflé, qu'ils tiennent des Guanches ; les modulations de ce langage représentent des idées, des articulations et des sons ; or, beaucoup d'ethnographes considèrent ce langage primitif, comme les vestiges de l'un des modes de parler des anciens habitants de l'Atlantide disparue.

J. MARCUS DE VÈZE.

APPLICATION INATTENDUE DE LA MÉDIUMNITÉ. — Mme le Dr Hayden, de New-York, dans la maison de qui j'ai eu mon bureau pendant quelque temps, a été engagée par la Cie d'assurances *Le Globe*, comme « Psychomètre », au traitement de 3000 dollars par an. En une seule fois, elle a fait gagner 10.000 dollars à la Compagnie. Un monsieur voulut contracter une police d'assurance de 10.000 dollars ; les médecins qui l'avaient examiné, l'avaient déclaré « sain comme un boulet ». Avant de faire sa police, on donna son autographe à Mme Hayden. Celle-ci déclara que la personne serait morte avant deux mois. La Compagnie demanda deux mois pour réfléchir. Sept semaines et deux jours après, l'homme tombait mort, devant la porte de sa propre maison.

Une autre fois, Mme Hayden avait conseillé de ne pas assurer une certaine personne, parce qu'elle était découragée, et se suiciderait. On ne tint pas compte de son avis, et il fallut payer l'assurance de 10.000 dollars, car l'assuré s'était suicidé, comme le médium psychomètre l'avait prédit.

Dr E. D. BABBITT,

L'ŒUVRE DE STRADA

L'ouvrage capital de Strada, c'est l'*Ultimum Organum*, paru en 1865. Tous les autres sont en germe dans celui-là ; ils en sont des développements divers.

L'*Ultimum Organum* (1) résout le problème de la méthode, qui n'avait pas même encore été convenablement posé. Toutes les questions qui s'y rattachent sont traitées dans l'*Ultimum Organum*. Cet ouvrage est destiné à l'enseignement supérieur. Dans un autre ouvrage plus petit, destiné à l'enseignement secondaire, le problème seul de la méthode est résolu : c'est *la Méthode Générale* (2).

La méthode, c'est la marche que doit suivre l'esprit pour arriver à la vérité, donc c'est par elle que la vérité en soi se fait humaine. C'est pourquoi elle est la première des sciences et toutes les autres lui sont tributaires.

Dans la méthode, une question domine les autres, c'est celle du Critérium. Le Critérium régit la méthode, comme celle-ci régit les sciences. Le vrai critérium étant trouvé, la vraie méthode l'est également. C'est cette méthode-là qu'enseigne Strada.

Le critérium est l'idée directrice qui préside à tous les actes de l'homme et des sociétés. Il les marque de son sceau indélébile. Du choix du critérium dépend donc la vie des hommes et des sociétés. Or, jusqu'ici, ils se

(1) 2 vol. 7 fr. Librairie spirite.
(2) 1 vol. 2 fr. Librairie spirite.

sont laissés conduire par de faux critériums. De là l'état instable des sociétés, de là leur mort. C'est pour la même raison que les civilisations et les peuples sont morts. Il en sera toujours ainsi tant que l'homme n'adoptera pas le vrai critérium, le critérium naturel et infaillible. C'est ce que Strada explique et démontre dans sa *Loi de l'Histoire* (1) et son *Épopée humaine*.

La *Loi de l'Histoire* pose les principes et l'*Epopée humaine* en est le long et merveilleux commentaire.

Voici d'ailleurs comment Strada définit son *Epopée* :

« L'épopée humaine c'est l'évolution de la vie métaphysique, historique et doctrinale ; ce sont les idées, les mœurs, les institutions, les caractères, les passions des différents milieux de l'histoire. Le poème va de la Genèse à l'apothéose d'après la vie. C'est un vaste chant épique qui enserre vingt-six drames dont les actes sont coupés par des chants lyriques ».

« J'ai prouvé, dit-il plus loin, dans des ouvrages d'un autre ordre que la loi intime des développements humains est le choix d'un juge infaillible au critérium absolu qui modèle tout sur lui-même. Toute fois donc que l'humanité change de critérium, elle change de conducteur.

« Prenant pour base ces notions scientifiques, j'ai, dans l'*Epopée*, divisé l'humanité en six époques, présidées par les hommes qui ont donné des critériums, et par les génies qui sous ceux-là ont laissé de grandes œuvres dont la pesée les rend présents aux postérités. Fatale héridité de l'esprit. J'ai dit tout cela en 1865, je crois devoir le répéter dons la préface générale de l'œuvre.

« L'humanité apparait donc divisée en couches proportionnelles à la méthode de penser.

« Si les chants épiques embrassent la suite des évènements et des différents états sociaux de l'humanité, les drames en contiennent les passions spéciales, tout le bien, tout le mal, vus en face, sans hésitation, peints à nu. Les chants lyriques expriment les idées, les croyances, les émotions des peuples et des hommes.

Le procédé pour un tel ouvrage m'a paru devoir être celui de la fresque non de la peinture de chevalet : vastes compositions générales à horizons infinis ; établissement des êtres, des choses, des systèmes par grands plans en places justes ; variété émue et passionnée des actions ; vie découlant de l'intensité du ton, de l'ampleur des formes enfermées dans des contours d'acier ; négligence voulue du détail, du pizzicato, des mots à effets, de la taille à facettes, qui font de l'épique, le pittoresque ; sève d'emportement vital sans manières ; santé et simplicité de la grandeur.

(1) 1 vol. 5 fr. Librairie spirite.

« Le vrai, le beau, le bien sont des équivalents comme mouvement, lumière et chaleur ; qui les sépare décapite l'art. Les tenir dans une unité nécessaire est la loi de notre poétique.

« La science de la méthode fera l'équilibre et la perfection du savoir humain. La science et la vertu doivent donc être le triomphe final de l'homme. Le mal sera le vaincu des civilisations. La force conduit le mal, la justice le bien. C'est elle qui doit vaincre. L'épopée humaine est la glorification de cette victoire qui s'appelle le progrès ».

Ailleurs, il dit encore :

« La *Genèse universelle* est un poème tout épique qui part de la naissance de l'univers, pour aboutir à celle de la société sur la terre. Les autres volumes sont des drames complétement isolés, mais reliés par le poème épique qui dépeint leur milieu d'engendrement et leurs conséquences. Le dernier volume sera un poème tout épique, pendant de la *Genèse universelle*. »

Strada, ayant dit le sujet multiple et divers de l'*Epopée* humaine, définit son but et caractérisé sa manière poétique, je me contenterai d'indiquer les titres des volumes qui ont paru : *La Génèse universelle*, *Les Races*, *Le premier Roi*, *Le premier Pontife*, *Sardanapale*, *Le saint roi David*, *La Pallas des peuples*, *Jésus*, *La Mort des Dieux*, *La Mêlée des races*. *Charlemagne*, *Abeylar*, *Jeanne d'Arc*, *Rabelais*, *Philippe le Bel*, *Borgia*, *Don Juan*, *Pascal et Descartes*, *Mirabeau*, *Danton le magnifique*, *Robespierre et la Révolution de l'Humanité*. *Le Prométhée de l'avenir* (1).

Le critérium absolu et infaillible, découvert par Strada, est le Fait. Or, le fait est la réalisation de l'Idée de Dieu, donc Dieu est le critérium principe.

De plus, Dieu se faisant connaître au Monde, par le Fait, réalisation de son Idée, le Fait est donc le Verbe, le seul verbe qui soit universel, qui parle à tout être qui pense en tout temps et en tout lieu.

Les verbes des diverses religions ne sont que des verbes particuliers, des verbes humains qui ont pris indûment la place du vrai Verbe. Leurs messies et leurs médiateurs sont de faux messies et de faux médiateurs. Le Fait seul est le vrai messie perpétuel et le vrai médiateur entre l'homme et Dieu.

Tel est l'idée fondamentale qui forme le sujet principal de *la Religion de la Science et de l'Esprit pur* (2).

C'est donc dans cet ouvrage et dans le *Jésus et l'Ere de la science* (3), que Strada porte le dernier coup aux religions particulières et pose les fondements d'une nouvelle religion, la religion de la science, qui sera, comme cette dernière, universelle et sans dogme.

---

(1) Chaque volume 3 fr. 50, sauf le *Rabelais*, le *Don Juan*, le *Pascal et Descartes*, et le *Mirabeau* dont le prix est de 5 fr. par vol. Librairie spirite.

(2) 2 vol. 7 fr. chacun. Librairie spirite.

(3) 1 vol. 5 fr. chacun. Librairie spirite.

Je ne dirai rien du *Paris de l'Ere de la science* (1), puisque j'en ai déjà parlé ici-même.

Telle est, en résumé, l'œuvre grandiose et colossale de Strada. Cette œuvre le place au premier rang des penseurs, au-dessus ou à côté des Aristote, des Descartes, des Bacon, des Pascal, des Zoroastre et des Jésus.

J. BRIEU.

Errata : Page 708 du 12-99, ligne 14, lire où abondent les expressions fortes.

LA FAMILLE HERNADEC

LES VIES SUCCESSIVES

(Roman spirite).

CHAPITRE PREMIER

Les voyageurs pour Tours, Nantes, Quimper, en voiture

Et c'est en voiture qu'ils montèrent tous les deux.

L'un s'appelait Robert de Valdrome.

L'autre s'appelait Jacques Gautier.

Le premier était un beau jeune homme de 28 ans, à l'œil profond, à la figure intelligente et fière. Sa pâleur aristocratique ressortait d'autant mieux qu'elle s'encadrait, par le haut, dans une chevelure d'un noir bleuâtre qui se relevait sur le front ; en bas, dans une barbe également noire, mais qu'adoucissaient les teintes légèrement fauves de ses longues moustaches retombantes.

Le second, Jacques Gautier, était âgé de 30 ans. Il était blond, fortement musclé et ses yeux d'un bleu foncé éclairaient une physionomie ouverte, loyale et remarquablement sympathique. C'était un architecte de valeur, ancien condisciple de Robert dans un des grands lycées de Paris. Il était demeuré son ami, malgré les événements qui les avaient souvent séparés, chacun d'eux poursuivant sa voie dans les mondes respectifs où les avaient entraînés les conditions très différentes de leurs situations sociales.

Robert était riche et célibataire, tandis que Jacques, sans fortune patrimoniale, avait dû chercher dans un travail acharné les ressources nécessaires à l'entretien d'un jeune ménage composé d'une femme intelligente, instruite, charmante à tous égards, et de deux bambinos adorables, un garçonnet brun comme sa maman et une fillette de deux ans plus âgée, blonde comme son papa.

Ajoutons, pour achever le parallèle, que Robert de Valdrome sachant que « noblesse oblige », était parfaitement oisif et réglementairement inutile, comme l'étaient tous ceux de son entourage habituel. Il n'était point trop

(1) 1 vol. 5 fr.

égoïste toutefois, car au fond il avait une nature droite et généreuse ; mais, en revanche, il n'oubliait aucun de ses devoirs « professionnels ». Il était donc ironique et gouailleur, comme il convient, sceptique assermenté, blasé selon la formule et quelque peu dédaigneux des bas-fonds de l'humanité, comme il sied à l'un des représentants les plus en vue du *High-Life* le plus *select*.

Mettons toutefois à son actif qu'il n'en aimait pas moins son ami Jacques qui, cependant, était sorti des plus modestes couches populaires d'où émergent les classes travailleuses, lui sachant gré, au fond, d'avoir su s'élever dans la hiérarchie sociale, par son intelligence remarquable, son âpreté au travail et son indomptable opiniâtreté.

— Eh bien, mon cher Jacques, dit Robert en allumant un fin cigare, tandis que l'ami interpellé roulait une de ces cigarettes de Maryland qui, tout le long du jour, se succédaient en interminables séries, c'est positivement une idée superlative que tu as eue, lorsque, avec une aimable insistance, tu m'as engagé à t'accompagner dans cette nouvelle excursion que tu vas faire dans ta chère Bretagne.

Où me mènes-tu ? Je l'ignore et me garderai bien de te le demander.

— Certes, répondit Jacques, ce n'est que justice de parler de mon insistance. Y a-t-il assez longtemps que je te presse de quitter Paris pour quelques semaines ! Mais le club, le jeu, les courses, les théâtres, les soupers fins... quelles attaches et quels attraits !

— Bien moins puissants que tu ne te l'imagines, mon pauvre ami. Tu ne saurais croire dans quel état d'énervement et de lassitude misanthropique m'ont plongé les dernières aventures « bien parisiennes » comme disent, dans leur argot, les représentants assermentés de la presse boulevardière, aventures auxquelles, un beau matin, je me suis trouvé plus ou moins mêlé,. à mon corps défendant, cela va bien sans dire.

— Comment complice, sans participation constatée ?

— Sans participation... effective, répondit Robert après une seconde d'hésitation. Mon Dieu, je n'oserais pas affirmer que je n'ai commis aucune imprudence, mais c'est bien plutôt par insouciance, et peut-être aussi par légèreté, que je me suis laissé... comment dirai-je? embaucher, si tu veux, quoique le mot soit un peu fort.

Quoi qu'il en soit, reprit Robert après un silence, c'est juste au moment psychologique que je me suis réveillé et que j'y ai vu clair... assez clair pour comprendre au milieu de quelles amitiés compromettantes et de quelles influences perverses je m'en allais tout doucement au scandale.

— Grave à ce point ?

— Cela le serait devenu.

— Mais, de quoi s'agissait-il donc ?

— Oh, d'une histoire fort complexe que je conterai un de ces soirs, entre la poire et le fromage... Affaire quelque peu malpropre où il entrait comme ingrédients variés : certaines femmes après le nom desquelles on place d'habitude un point d'interrogation, des ragots du faubourg, des potins d'avant-scène,.. voire même certains parfums de sacristie qui planaient sur le tout et qui, loin de le sanctifier, en aggravait singulièrement la nature suspecte... bref, un tel salmigondis que j'en ai rarement vu de plus réussis dans les officines des dessous parisiens, dans les coulisses de cette société faisandée où nous nous agitons comme des pantins dont quelques aigrefins savent toujours tirer profit.

— Et les acteurs de ce joli méli-mélo ne se doutaient pas des vilaines odeurs qu'exhalait leur cuisine ?

— Il n'y a plus de vilaines odeurs pour certains nez inoculés.

Pouah ! la vilaine chose que le grouillement de notre triste engeance humaine ! Des amis hypocrites et louches dont l'un des yeux sourit avec une malice satisfaite, pendant que l'autre pleure sur vos infortunes ; des femmes perfides qui vous aiment par intérêt ou par vanité, jusqu'au jour où elles vous « plaquent » — c'est le mot consacré — par simple et pur caprice ; des pédants dont la fatuité vous écœure ; des ambitieux qui vous jalousent ; des lâches qui vous trahissent ; de pieux cafards qui vous calomdient... sans compter la tourbe des indifférents ou des sots qui, tour à tour et sans savoir pourquoi, vous applaudissent ou vous conspuent — le voilà, ce *prochain* que les moralistes et les prédicateurs de carême vous enjoignent « d'aimer comme nous-mêmes ! » Mais c'est une ménagerie de bêtes à cornes, de fauves et de reptiles que cette agglomération de bipèdes variés à laquelle l'on donne indûment, arbitrairement, le beau nom de « société », c'est-à-dire, si l'on s'en réfère à l'étymologie, une réunion d'amis, d'associés, de concitoyens, égaux en droits, respectueux de leurs devoirs et fraternellement assis au même grand banquet de la vie universelle...

Ah ! non, qu'on me laisse rire !

— Quelle verve ! s'écria Jacques en riant lui aussi, mais plus franchement que Robert qui ne riait pas du tout. Quels superbes monologues tu pourrais débiter dans les salons de ton faubourg. Quels succès tu aurais auprès de tes duchesses blasées et Coquelin n'aurait plus qu'à se bien tenir. Ton titre, je vais te l'indiquer. Tu appellerais cela : « Objurgations amères d'un vieux désabusé de 28 ans ! »

— Ris, moque-toi ; vas-y gaiement. Mais n'ai-je pas raison ?

— Pas absolument, fit Jacques qui reprit son sérieux. Tu parles en célibataire aigri et rancunier qui remâche son fiel, rend tout le monde respon-

sable de ses désillusions et se figure qu'une misanthropie intransigeante et revêche convient seule à des esprits comme le tien, sceptiques et réfractaires et qui se vengent à l'occasion, en préconisant ce qu'on appelle par euphémisme « l'indépendance du cœur ».

— C'est-à-dire, en bon français, un bel et bon égoïsme.

— Pardon! fit Jacques avec un sourire, j'ai dit « préconiser », mais pas pratiquer.

— Tu es spécieux.

— Soit; mais je poursuis ma mercuriale et te déclare que si tu avais comme moi, une femme bonne, simple et charmante et en sus deux amours de bébés comme les miens, tu ne serais pas si amer.

Les paradoxes, crois-moi, font piteuse figure en présence de petites têtes frisées qu'éclairent adorablement de grands yeux limpides où se réfléchit le ciel. Je reconnais avec toi que c'est une fort laide chose que le monde que tu m'as dépeint; mais sois assuré que ses laideurs et ses hontes viennent expirer au seuil de la maison qui abrite des berceaux, et que derrière la porte qui se referme sur la famille, l'on ne ressent plus que l'atmosphère tiède et pure que font les rayonnements du foyer qui réchauffe, de la lampe qui éclaire et de l'amour qui vivifie.

— Idyllique!... Et la morale de tout cela?

— La morale, eh bien, mais j'y arrive. Je n'ignore pas qu'après l'énoncé de son diagnostic tout docteur qui connaît son métier s'empresse d'indiquer son remède, or le mien le voici en deux mots : « Marie-toi! »

— Parfait, mon très cher! fit Robert en riant; mais si c'est pour me catéchiser de la sorte et me donner de semblables conseils que tu m'emmènes au fond de la Bretagne, je vais tirer la sonnette d'alarme, appeler le chef de train, crier à la trahison et m'insurger contre le guet-apens.

— Oh! je pressentais bien quel accueil serait fait à ma proposition et ta réponse était prévue. Je sais bien qu'il faut être absolument « vieux jeu » comme moi, pour oser recommander en toute conscience et même au meilleur de ses amis, cette chose si parfaitement démodée aujourd'hui et qu'on appelle « l'amour en ménage » Chose risible en vérité! N'importe, je persiste et maintiens mes conclusions, comme on dit au Palais.

Qui sait, après tout? Il n'est pires croyants que les sceptiques tôt ou tard convertis, et nul n'ignore que le fanatisme est la passion dominante chez les néophytes. Ce phénomène peut s'opérer en toi et... c'est la grâce que je te souhaite.

— Que le ciel ne t'entende pas! fit Robert en rallumant son cigare.

C'est dans un compartiment de première classe (caisse louée) que devisaient ainsi les deux amis que nous avons présentés au lecteur.

Jacques, architecte de bel avenir, nous l'avons déjà dit, avait été chargé par le ministère d'une mission toute spéciale. Il allait, ou plutôt il revenait prendre des notes, des croquis, des vues photographiques pour achever l'importante monographie qu'il préparait depuis plus de deux ans sur l'architecture des églises bretonnes.

C'est dans les environs de Quimper que le train filait rapidement. Mais que le lecteur se rassure. Je n'ai nullement l'intention de fournir ici un supplément aux guides des voyages circulaires, à l'usage des touristes en vacances.

Je ne dirai donc rien de la première partie du voyage et je serai sobre sur la seconde. Quel est du reste le Parisien tant soit peu nomade qui ne connaît pas cette ligne presque banale, le long de laquelle défilent Vendôme, Tours, Angers, Nantes, avec leurs fraîches prairies coupées de ruisseaux qu'ombragent des saules, des aulnes et des peupliers.

Ce n'est guère qu'après Redon, dans les environs de Vannes et de Quimper, que le paysage prend une physionomie caractéristique.

Après les vallons frais et verts, les vaches dans les prés, les haies touffues et les chemins creux, autrefois illustrés d'une façon si tragique par les sanglantes escarmouches des guerres de la Vendée, arrivent les terrains nus et les lignes rigides. Dès le village de Malestroit, situé sur la frontière, ou peut s'en faut, des campagnes austères, le paysage se transforme presque subitement. L'horizon s'élargit, les profils s'épurent et s'étendent en larges et lentes ondulations. Le vert fait place à des teintes fauves ou grisâtres, Aux herbages frais, succède la lande triste, entrecoupée çà et là de quelques champs cultivés, où à l'automne s'alignent par centaines de petits fagots de renouée (sarrazin ou blé noir) qui, plantés et comme debout sur leurs jambes divergentes, ressemblent de loin à de petites fées en robes rouges qui bavardent entre elles et paraissent, quand soufflent les brises, se faire de gracieuses révérences. Près des fermes, à l'abri de quelque palissade, s'arrondissent des meules de paille ou de foin surmontées de la tige de bois qui les soutient et pareilles à de gigantesques poires noires et moisies mais qui auraient conservé leurs queues.

Puis, la lande reconquiert ses droits, mais non plus unie et plate comme précédemment. Un nouvel élément s'ajoute au paysage qu'il transfigure étrangement, c'est la pierre. Cette pierre que l'on voit plus loin se soulever en dolmens, se dresser en menhirs, de toutes parts elle surgit, crevasse et bossèle l'écorce de cette rude et solide Bretagne dont le granit et le schiste constituent l'inébranlable fondement. Elle se révèle par de vastes affleurements hérissés çà et là de vives arêtes; des champs entiers en sont couverts et l'on voit parfois à l'horizon, se profilant en noir sur le ciel, saillir les

noeuds de cette carapace, disons plutôt de cette ossature profonde des terrains siluriens ou plutoniques qui, du Finistère à la Montagne Noire, en s'irradiant au Massif central, forment, ce semble, la colonne vertébrale de la France.

Les deux amis contemplaient en silence ce vaste et mélancolique paysage.

— Veux-tu que je te fasse une conférence sur la pierre? dit Jacques en souriant.

— Comment donc, mais avec le plus grand plaisir, fit Robert. Je suis tout oreilles, Monsieur le conférencier.

— Eh bien, comme tu le vois, reprit l'architecte, en jetant sa cigarette par la portière, la pierre ne s'étale pas seulement en affleurement horizontaux, elle se dresse en colonnes, en dents isolées, en bornes gigantesques. Le menhir est partie intégrante du sol de la Bretagne et les peuplades de l'âge mégalithique, en élevant les leurs, ont tout simplement copié la nature. Partout l'on retrouve de ces blocs énormes dressés ou couchés dans la bruyère comme les squelettes disloqués d'anciens monstres pétrifiés par les siècles. Et c'est parmi tous ces débris que les druides ont choisi des autels pour les affecter à leur culte. Aussi, la Bretagne est-elle la terre druidique par excellence. Bien plus, elle l'est demeurée. En souvenir des premiers siècles de leur histoire, les Bretons, fils des Celtes, ont conservé ce culte de la pierre dont leurs ancêtres ont laissé de si prodigieux témoignages. Les croyances relativement nouvelles du christianisme ont pu se greffer sur la foi primitive, l'esprit ancien n'a pas changé. L'idolâtrie de la pierre est demeurée ce qu'elle était. Qu'importe que le menhir ait aujourd'hui deux branches et s'appelle une croix? C'est toujours le menhir. Les deux ont fait alliance et parfois se superposent.

Dans la petite île d'Houat, rocher de schiste qui prolonge dans la mer l'arête entre-coupée de la presqu'île de Quiberon, s'élève un de ces menhirs tout particulièrement vénérés. Avant de s'embarquer sur la mer redoutable, les pêcheurs insulaires venaient réciter leurs prières devant le pieux monument de leurs ancêtres.

— Mais, mes amis, leur répétait sans cesse leur curé que scandalisaient ces persistantes traditions d'un paganisme mal éteint, vous faites de déplorables confusions, ce n'est pas devant cette pierre hérétique qu'il faut venir vous prosterner!

Peine perdue, le dieu pétrifié gardait ses adorateurs.

Que fit alors le curé? En pasteur avisé qui connaissait à fond ses ouailles et qui, d'autre part, savait qu'il est parfaitement superflu de chercher à lutter contre l'entêtement d'un encéphale breton, il tourna la difficulté, usa de subterfuge et prit ses fidèles au piège. Il fit creuser dans le menhir une

niche où il plaça, en grande cérémonie, une petite vierge de faïence... laquelle, en tout bien tout honneur, et *honni soit qui mal y pense*, put s'approprier en légitime propriété une bonne moitié des génuflexions anonymes que continuèrent à y faire les innocents Bretons pieusement mystifiés. Et c'est ainsi que le madré pasteur sauva les apparences, en feignant de respecter la tradition.

Ce n'est pas seulement sur les côtes occidentales de la France que sont demeurés vivants et obstinés les souvenirs de l'ancien culte de la pierre. On les retrouve encore en divers lieux. Que dis-je? c'est sur la terre entière, qu'ils ont été conservés. Aux Antilles, au Pérou, dans toute l'Amérique centrale et septentrionale, en Océanie, en Australie, en Afrique comme en Asie, l'on a retrouvé par milliers ces mystérieux menhirs, vieux témoins d'un culte universel.

Au VI^e^ siècle de notre ère, les Sarrazins de l'Arabie pétrée avaient encore sur le mont Horeb une pierre sacrée de marbre blanc qui, disait-on, devenait noire pendant les fêtes qui coïncidaient avec certaines phases de la lune et qui n'était pas sans analogie avec la fameuse pierre noire de la Mecque.

L'adoration des « pierres levées » ou dolmens était générale dans toute l'Arabie. L'on y égorgeait des victimes et sur ces autels ensanglantés, l'on prêtait des serments qui, dès lors, devenaient inviolables. N'est-ce pas de la même façon que procédaient les druides?

Mêmes pratiques chez les peuples de la Grèce et de l'Italie. Les trente pierres de Pharœ que Pausanias vit rangées autour d'un Hermès composaient un véritable cromlech à l'usage des fétichistes de la Grèce primitive. C'est pendant des siècles que nos ancêtres de la vieille Gaule se complurent dans ces étranges superstitions. Le concile de Tours, en 567, ordonna aux prêtres de refuser l'entrée des églises à ceux qui s'obstineraient à adorer les pierres levées. En Angleterre, au VII^e^ siècle, l'archevêque de Cantorbery fulmina contre ces « condamnables impiétés ». Le concile de Nantes, en 895, ordonna d'arracher du sol les « pierres diaboliques », objets d'une criminelle vénération. Aux malédictions de l'Eglise se mêlèrent les objurgations des rois, puisque Charlemagne dans ses capitulaires, le roi Edgar d'Angleterre, au X^e^ siècle et enfin le roi danois, Canut, au XI^e^ firent défense de se livrer à ces actes de paganisme.

Ce n'est pas tout. A des époques plus récentes et presque de nos jours, l'on a signalé dans l'Europe occidentale des cas fréquents de « litholâtrie ». Dans le Jura on parle d'une pierre sacrée autour de laquelle on fait des rondes. Au village de Saint-Ours, dans les Basses-Alpes, il existe une roche également sacrée, sur la pente de laquelle les jeunes filles à marier se laissent glisser pour trouver un époux. Dans les Pyrénées, subsiste encore le

culte des pierres levées appelées dans le pays les « pierres fittes » d'où provient le nom de la petite ville bien connue, voisine du cirque de Gavarnie. Et, pour en finir, en Norwège, les paysans de certains districts gardent précieusement certaines pierres rondes qu'ils lavent tous les jeudis, puis qu'ils enduisent de beurre et qu'ils mettent dans leurs maisons, bien convaincus que ces fétiches portent bonheur et santé à tous les membres de la famille.

Voilà l'histoire de la pierre et la série de ses innombrables méfaits, ajouta Jacques en terminant ce qu'il avait appelé sa conférence, et maintenant j'ai dit.

— Mais tu es très fort, sais-tu, dit Robert en riant. Où diable as-tu pêché toute cette science?

— Cette science, répondit Jacques, avec son air d'aimable bonhommie, elle émane de mon rapport au ministre sur l'architecture des églises bretonnes. Tu vois que je prends les choses de haut et que je ne me moque pas de ceux qui ont daigné me charger d'une mission archéologique. Mais comme je n'ai jamais eu la naïveté de croire que ces rapports soient lus, ni par le ministre, ni par les fonctionnaires de ses bureaux, j'ai subrepticement profité de la circonstance pour t'en réciter un chapitre et être sûr, qu'à défaut de lecteurs, j'ai tout au moins eu pour auditrices deux oreilles humaines dont je viens de soumettre la patience à une assez pénible épreuve — ce dont je m'excuse humblement.

— Pas d'excuses. Tu m'as intéressé et je recommanderai au ministre que je connais, la lecture de ton rapport fortement documenté.

— Oui, oui, recommande. Je suis bien fixé sur ce point. Je ne tenais qu'à une seule chose, c'était de te présenter convenablement ma chère Bretagne dont tu comprendras mieux, je l'espère, la beauté originale et où tu auras peut-être le désir de s'attarder quelques semaines de plus.

Je t'ai enlevé sans te rien promettre; tu t'es laissé faire sans t'engager à rien et c'est en toute sagesse que tu as procédé de la sorte. Pourrai-je savoir, toutefois, si tu te proposes de me suivre dans mes diverses pérégrinations, pérégrinations d'un architecte en mal d'archéologie cherchant, furetant et brûlant d'une égale passion pour les ogives, les pleins cintres et les plus humbles débris des monuments mégalithiques si improprement appelés druidiques, par un tas de gens déplorablement informés.

— Ah! pour cela, mon cher ami, tu m'en demandes beaucoup trop. Je suis parti de Paris, avec le projet bien arrêté de n'en faire absolument aucun, quel qu'il fût. Il se peut que je te suive docilement, comme il se peut aussi que je te plante là au premier carrefour venu, devant telle curiosité qui m'aura tapé dans l'œil, sans que je puisse t'en dire la raison. Comme

la plume qui vole, comme la feuille qui roule, je me laisserai conduire par le vent. J'abdique tout libre arbitre et veux prendre un bain complet de passivité. Je suis tellement dégoûté de toutes les vaines résolutions que nous prenons et de toutes les cabrioles que nous faisons dans cette vie, nous tous qui prétendons la mener « à grandes guides » sans avoir l'air de comprendre que c'est nous qui sommes menés et parfois culbutés par les événements, que je me déclare, dès le début de mon voyage, prêt à obéir à toutes les influences que *le dehors* exercera sur moi.

Je me délecte à l'avance du repos que va me procurer cet abandon de moi-même et je ne saurais dire combien je trouve sages ces fatalistes de l'Orient qui ne s'inquiètent de rien, attendent sans impatience, subissent sans protestations, se répétant sans cesse dans leurs moustaches, leur formule favorite qui résume toute morale et toute philosophie : « C'était écrit!

— Eh bien à la bonne heure! répondit Jacques, voilà ce qu'on peut appeler une profession de foi faite sans ambages et ne prêtant à aucune équivoque. Voilà une doctrine nette, explicite et indiscutable. Mais tu serais bien aimable de m'indiquer la manière de s'en servir... Quand on n'a pas comme toi soixante ou quatre-vingt mille francs de rente, sans compter les espérances d'Europe, voire même celles d'Amérique, car tu as un « oncle d'Amérique », si je ne m'abuse.

— Tu ne t'abuses pas. Je possède, en effet, là-bas par delà les mers, un oncle de cette espèce. Il me tourmente pour que j'aille visiter ses plantations de caféiers, de cotonniers et de cannes à sucre, sans compter sa grande usine de ratafia. Il me menace même de m'acheter un puits à pétrole... à moins que je ne préfère une de ces manufactures ingénieuses comme il en fleurit à Chicago où les cochons vivants entrent par un couloir et en sortent, tout au bout, par une autre porte, sous forme de jambons, de boudins, de saucisses ou de saucissons.

— Eh bien, c'est cela. Il est très facile d'être fataliste et d'attendre le bon plaisir de la destinée qui se montre toujours bonne fille avec les gens qui ont sur la planche, outre les boudins et les saucissons, une quantité notable de café, de coton, de sucre et de ratafia. Nul danger de s'abandonner au vent, quand on sait qu'il souffle dans vos voiles avec l'intention bienveillante de vous faire toujours arriver au port.

Mais combien les choses changent de physionomie, quand il faut gagner son pain quotidien et pour cela lutter contre des rivaux ou se garer de certains faux amis qui toujours s'approvisionnent de bâtons pour vous les jeter sournoisement dans les roues.

C'est alors que le fatalisme fait piteuse figure et qu'il faut, en violentant

la destinée, ouvrir l'œil, prévoir les écueils et tenir d'une main solide le gouvernail de la nef qui porte à travers la tourmente de la vie, trois ou quatre têtes blondes ou brunes qui résument toutes vos affections, tous vos soucis et toutes vos espérances.

— Tu as peut-être raison, dit Robert avec un geste de lassitude. Il se peut que la doctrine fataliste ne convienne guère, en effet, qu'aux gens qui ont des rentes.

Puis, après un silence : « Que veux-tu que j'y fasse? J'ai été gâté par l'éternelle oisiveté de ma vie. N'ayant pas besoin de courir après le pain de chaque jour, j'ai bayé aux corneilles, musardé le long du chemin, examinant, scrutant, critiquant surtout, cherchant la petite bête... sur des bêtes plus grosses dont j'ai pu, tout à loisir, étudier les mesquineries, les faiblesses et les petites lâchetés d'où émanent parfois des infamies bien caractérisées.

C'est tout de même drole, je l'ai dit, mais je ne me lasse pas de le répéter, de voir de près cette collection de vilaines gens qui s'épient, s'espionnent, se jalousent, se moquent les uns des autres, se calomnient avec passion, se trahissent à qui mieux mieux et se nuisent, inconsciemment ou non, avec la plus scrupuleuse réciprocité.

« L'homme est un loup pour l'homme », disait déjà le vieux Plaute, 183 ans avant Jésus-Christ. Or les loups ne se sont pas améliorés depuis, tout au contraire, puisqu'ils deviennent parfois enragés et alors !... Quel est donc le naïf ou le niais qui, un beau jour, déclara doctement que les loups ne se mangent pas entre eux?

Pendant que devisaient ainsi nos deux jeunes voyageurs, l'un, sur un ton quelque peu acidulé, l'autre, sur un mode franchement corrosif, la locomotive lançant au vent son large panache de fumée entraînait son convoi à travers les landes désertes, lorsqu'un dernier sifflement triomphal vint annoncer que le terme du voyage venait enfin d'être atteint.

— Quimper! crièrent les conducteurs du train. Et les voyageurs descendirent.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

ENTRETIENS SPIRITES

PAR LES AUTEURS DES ORIGINES ET DES FINS.

Premier entretien : D. — Que faut-il faire pour développer en soi l'amour de ses semblables?

R. — Il faut apprendre à connaître la loi solidaire qui, seule, régit l'évolution des êtres et des mondes. Cette étude est la clef qui ouvre la voie aux

forces éthérées de l'espace et leur permet de pénétrer dans les cœurs fermés.

D. — Quel résultat aura pour nous cette étude ?

R. — Elle vous aidera à vaincre l'orgueil en vous faisant constater la place infime que tout être occupe dans la création. La comparer à celle du grain de sable échoué sur la grève serait lui donner une importance qu'elle ne comporte pas.

D. — Quel autre résultat obtiendrons-nous encore ?

R. — Celui de détruire l'égoïsme en apprenant que votre progrès personnel n'a de valeur qu'en ce qu'il concourt au progrès général, d'où naîtra le désir ardent de travailler au bien et à l'avancement de tous.

D. — Que résulte-t-il pour nous du bien matériel ou moral, que nous faisons à nos frères ?

R. — Il attire autour de vous les fluides sympathiques des désincarnés qui les aiment et sont intéressés à leurs progrès. Ces fluides vous entourent d'un réseau protecteur qui vous garantit des dangers auxquels vous êtes exposés, soit sur le plan physique, soit sur le plan astral où se déroule simultanément votre vie.

D. — Quels dangers nous menacent sur le plan astral ?

R. — Ils vous exposent à subir les chocs violents des fluides lourds de l'espace. Ces chocs troublent votre mental et empêchent les forces morales d'y produire leurs bons effets.

D. — Qu'est-ce que les forces morales ?

R. — Les forces morales sont le reflet des forces éthérées de l'Espace. Les développer en soi est le premier devoir de l'Incarné.

D. — Comment grandissent les forces morales ?

R. — Le progrès des forces morales étant le résultat de l'évolution, plus l'Etre grandit moralement, plus se développent en lui les germes féconds du *savoir* et de l'*amour*.

D. — Que faut-il faire pour développer en soi les forces morales ?

R. — Se *vaincre* et *prier*.

D. — Comment s'obtient la maîtrise de la pensée ?

R. — Par la vision de plus en plus claire de la vérité. Celui qui a perçu, ne fût-ce qu'un instant, les idéales beautés de l'Invisible ne peut plus que difficilement en détourner son cœur et sa pensée.

D. — Quand ce résultat est-il obtenu ?

R. — Lorsque les forces morales sont assez développées dans une âme pour permettre aux forces éthérées de l'Espace de s'unir à elle.

D. — Quels effets produit l'union de notre âme avec le fluide éthéré ?

R. — Le fluide éthéré apporte avec lui le complément de *sagesse* et d'*amour* qui donne l'essor aux pouvoirs supérieurs de l'âme et lui permet de répandre autour d'elle le rayonnement de la *lumière* dont elle est pénétrée.

D — Le milieu où vit l'Incarné peut-il être un obstacle à cette union ?

R. — Il ne peut être un obstacle que pour la diffusion extérieure du fluide éthéré, mais il ne peut empêcher les effets intérieurs de se produire dans l'âme qui s'en est rendue digne.

D. — Pouvons-nous voir comment s'accomplit cette union ?

R. — La vision claire des fluides qui entourent et pénètrent tout être incarné est le premier pouvoir acquis.

D. — Que devons-nous faire pour faciliter cette union ?

R. — Il faut mener une vie pure et habituer vos esprits à se nourrir de pensées saines et élevées afin de les mettre à même de pouvoir répondre aux vibrations des plans supérieurs.

D. — Quel résultat obtenons-nous par ces efforts ?

R. — Celui d'éviter que l'afflux du fluide éthéré ne vienne donner une forme pouvant avoir prise sur vous, aux conceptions erronées de votre imagination.

D. — Qu'est-ce qui produit les vibrations des plans supérieurs ?

R. — C'est le murmure incessant des appels divins, conviant tous les Etres à la *perfection* et au *bonheur*.

D. — En résumé que nous apprend *surtout* l'étude de la loi solidaire ?

R. — Elle vous apprend que vous êtes tous ***préparés*** et *aidés* selon les besoins de la tâche que vous avez à remplir *en vue de l'intérêt général*. Que les épreuves que comporte cette tâche sont proportionnées à vos forces et à vos aptitudes et non pas choisies d'après vos préférences et vos désirs.

Ces notions, amis, sont le balbutiement de nos âmes qui s'éveillent à la vie.

Sachons bien que tous, incarnés ou désincarnés, ne sommes que des enfants commençant à épeler les premiers mots de la langue et du savoir des *Dieux*.

L'IDÉE DE DIEU ET LE MATÉRIALISME

Le pseudonyme de Marco des Chênes a déjà acquis dans le monde spirite une notoriété bien méritée. Le jeune auteur, très spiritualiste, réfute les objections de ses adversaires sur un ton de parfaite urbanité ; ces hautes questions devant lesquelles personne n'a le droit de rester indifférent, sont à la fois un attrait, une consolation et un bon viatique pour cette course effrénée de l'existence moderne.

L. DE MÉROFF.

L'Idée de Dieu et le Matérialisme, 1 fr., en vente chez M. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.

LES ASPIRATIONS

Forçat de la chair.

Evade-toi, forçat, de ce bagne de chair,
Où le destin t'enchaîne ;
Pauvre esprit emmuré, fuis le corps, ton enfer,
Et les sens, ta géhenne.
Car ton âme à la fin est lasse de ployer
Sous ce fardeau des âmes ;
Et son flambeau pensif aspire au pur foyer,
Où palpitent leurs flammes.

Mais te voilà rivé sur ce bagne maudit
Où ta Karma te cloue ;
Subis le joug : en vain ton torse se roidit
Contre la dure roue
Que le destin t'oblige à rouler sur le sol
Pendant toute ta vie ;
Et ton âme poursuit les oiseaux dans leur vol,
Que ta misère envie.

JULIEN LARROCHE.

Paris, décembre 1899.

Nécrologie : On nous annonce la mort de nos frères : Le comte Yveling Rambaud, Jean-Baptiste Chevalier, Adolphe Séverin Bourgeois, Pierre-Joseph Parriaud, trop tard pour leur consacrer un article nécrologique ; le cahier de février le contiendra.

THE SOUL AND HOW IT FOUND ME

par EDWARD MAITLAND

Londres, Tinsley, frères, 1877.

« Je déclare (dit l'auteur dans sa préface), de la manière la plus absolue, que le contenu de ce livre, en totalité comme dans chacune de ses parties, dans son esprit comme dans le littéral, est la vérité entière et sans réserve, dans le sens le plus complet et le plus intelligible de ce mot. C'est de cette façon seulement qu'il peut être présenté par un homme, dont toute la vie a été employée à la recherche des plus hautes vérités, dans le but le plus élevé

et dont les facultés d'observation et de critique n'ont jamais subi un moment d'altération. »

Cette solennelle déclaration n'était pas inutile pour faire accepter ce qui va suivre. Elle sera d'ailleurs insuffisante pour la plupart des lecteurs, en présence des assertions extraordinaires qui y sont affirmées. Beaucoup se demanderont s'ils n'ont pas tout simplement affaire à un singulier cas pathologique. Pour nous, il nous semble impossible de mettre en doute la parfaite sincérité de l'auteur. Quant à ses conclusions, nous exprimons à leur égard les réserves les plus formelles. S'il ne nous semble pas possible de voir dans la production de cet ouvrage le seul résultat d'un cerveau hanté par une idée fixe, et surmené par la fatigue ; si l'intervention spirituelle doit être admise, et nous en donnerons des preuves, nous rappellerons aussi qu'Allan Kardec a recommandé de passer au crible de la froide raison, tous les renseignements fournis par le monde des Esprits, et il nous semble que c'est là le cas, plus que jamais, de ne pas perdre de vue ce sage précepte.

Edward Maitland est le fils d'un pasteur protestant, pilier, dit-il, de l'école évangélique ; il a donc été nourri de l'interprétation de la Bible et de son esprit. Tourné vers les recherches métaphysiques, il s'est livré avec une ardeur sans cesse croissante à ce grand problème des religions, qui hante à notre époque tant d'esprits élevés. Pendant quatre ans, il en a étudié les origines, il en a fait la comparaison, et le fruit de son travail est un premier livre intitulé « England and Islam » qui, suivant lui, contient le dernier mot de la vérité religieuse. Ce livre déjà, ne serait pas, paraît-il, le fruit de sa propre pensée. « J'étais poussé, dit-il, par une action invisible à employer un style et des idées qui ne m'appartenaient pas. Toutes les fois que je me laissais aller à prendre le ton prophétique, mes idées arrivaient en foule avec vivacité, mais si j'essayais d'écrire dans le sens de mes désirs, j'étais immédiatement arrêté par l'absence de toute idée ».

Il en vint ainsi à adopter la conception qu'il n'était qu'un interprète et que « England and Islam » avait été écrit non par lui, mais par son organe, en vue de déclarer à une génération incapable de rien discerner en dehors des sens, la nature de la crise à laquelle le monde était arrivé en s'écartant de plus en plus de l'idée de l'âme ».

Et qui donc avait dicté cet étrange livre ? Ici nous ne pouvons nous empêcher de songer aux sages réflexions d'Eugène Nus, dans son chapitre de « Væ soli » des *Choses de l'autre monde*. L'exemple du pauvre Hennequin, collaborant pour sauver le genre humain avec l'*Ame de la Terre*, trouve ici son pendant. « Je suis bien éloigné de tout sentiment d'amour-propre, dit Maitland. Quand je songe que pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux, l'*Esprit de la Terre* n'avait pas trouvé de meilleur interprète que moi. »

Tout le reste du livre sera malheureusement à la hauteur de ce point de départ. Quel enseignement pour les médiums qui croient, comme Maitland,

que la pureté de la vie, la droiture constante des intentions, la grandeur du but suffisent à écarter les Esprits mystificateurs.

Il est intéressant de suivre les péripéties par lesquelles il est passé. C'est une leçon instructive.

Une nuit, il était minuit passé, Maitland était seul, il venait d'écrire que l'âme de l'individu est identique avec celle de l'univers, et que celle-là trouve sa fin en Dieu, étant Dieu elle-même, quand l'influence qui agissait sur lui depuis si longtemps se révéla par ces mots prononcés à haute voix : « Enfin, j'ai donc trouvé un homme par qui je puis parler! » En effet, à partir de ce jour, l'Esprit a trouvé son homme, et la vanité inconsciente, l'écueil bien connu des médiums, d'aucuns diraient le démon de l'orgueil, pourra aveugler impunément sa victime, et lui faire accepter les conceptions les plus incroyables, lui faire admirer les divagations les plus étranges.

Maitland avait fait part de son travail à quelques-uns de ses amis, susceptibles d'entrer dans ses vues. Quelques-uns le regardèrent simplement comme fou. Quatre ou cinq dames, cependant, plus ou moins médium, consentirent à étudier de plus près cette intervention mystérieuse. L'une d'elles, qu'il appelle « Mary » ou la « voyante » jouera le rôle principal et sera sa collaboratrice assidue. Elle aura surtout des visions, généralement très incohérentes, que Maitland se charge d'interpréter dans le sens de ses idées. C'est le moyen de communication que l'Esprit préfère employer, et s'il voulait achever d'obscurcir encore une révélation déjà bien peu lucide, il était difficile de choisir un moyen plus nuageux.

Cependant ce ne fut pas le seul employé, et nous allons assister à la série des procédés habituels au spiritualisme, grâce à la présence des médiums.

Un jour les dames étaient assises autour d'une table quand la communication suivante leur fut donnée : « Un nouveau prophète est parmi vous, vous l'avez vu aujourd'hui ». Le nom de Maitland ayant été prononcé par la voyante, la table répondit par une affirmation énergique. On demanda le nom de l'Esprit, qui répondit : « Jean-Baptiste ». Le lendemain, nouvelle séance. Le début fut tumultueux, on eut beaucoup de peine à écarter « Olivier Cromwell » et plusieurs autres esprits perturbateurs. Enfin le calme ayant été rétabli, les mauvais esprits chassés et la plus grande sérénité paraissant régner, tout le monde fut d'avis qu'un esprit supérieur devait être présent, et qu'on aurait une bonne séance. Maitland dit même qu'à partir de ce jour il n'a pas eu à subir les erreurs et les contradictions si communes dans les séances spirites, et qu'il le doit à l'harmonie qui régnait dans son groupe, à l'élévation de leurs pensées et au régime de vie qu'ils avaient adoptés. Nous laissons le lecteur décider si Maitland n'a jamais été mystifié.

Donc, l'esprit supérieur qui devait être là, ayant été prié de se faire connaître, répondit par le passage bien connu des Ecritures :

« Je suis la voix qui crie dans le désert : préparez les voies du Seigneur, etc. »

— Est-ce bien Jean-Baptiste qui parle et qui a dicté mon livre? dit Maitland.

— Oui.

— Est-ce le même esprit qui parla par Isaïe?

— Oui.

— Et par Hermès, par Daniel, par Jean de Patmos?

— Oui.

— Dois-je comprendre que mon livre a été dicté par l'esprit qui a parlé par tous les grands prophètes de l'antiquité?

— Oui.

— Y a-t-il quelque chose à retrancher à mon livre?

— Non.

— Et à y ajouter?

— Oui — *Consummatum est* —

— Cela veut-il dire que la Révélation est close pour maintenant?

— Oui.

— Et que je dois mettre cette phrase à la fin de mon livre?

— Oui, à la place du mot « Fin ».

En quoi consistait donc cette fameuse Révélation qui devait clore l'ère des communications entre notre monde et celui des esprits. Et d'abord « que faut-il penser de Dieu-Tout-Puissant? » Est-il demandé dans un des songes révélateurs.

« Dieu comprend toutes choses, mais ce n'est personne dans le sens du mot personne. La divinité est la substance de toute chose. Cette substance projette des fragments qui s'individualisent comme Esprits. »

C'est la doctrine panthéiste en somme, et pourtant nous verrons plus loin que la voyante a vu Dieu sous les traits d'un jeune homme-femme.

La conversation suivante obtenue par la planchette nous fera connaître les différentes sortes d'Esprits.

— Les Esprits-guides sont-ils des désincarnés?

— Nous sommes des flammes et non des âmes.

— Alors les esprits des morts ont la forme humaine, et vous celle des langues de feu?

— Oui.

— Combien de temps restez-vous près de nous?

— Nous vous suivons dans tous vos changements.

— Avons-nous été incarnés déjà?

— Oui, en animaux, en herbes et en arbres.

— Les méchants retournent-ils dans le corps des tigres, des loups et des porcs?

Ici survient l'Esprit de W. Fergusson qui répond avec irritation: « Il y en a qui sont pires que des porcs. Je vous ai dit que les diables sont des réalités. »

A propos de Sir W. Fergusson, il est bon d'expliquer ici qu'un des objets principaux de la mission de Maitland est l'abolition de la vivisection et que Fergusson s'en est fait le promoteur. Malgré toutes les démarches dans lesquelles s'épuisent ses médiums pour obtenir satisfaction à ce sujet auprès des pouvoirs publics, Fergusson trouve toujours qu'on n'en fait pas assez et il va même jusqu'à s'écrier. « Pour l'amour de Dieu, détruisez la vivisection. De tous les arbres du jardin de la mort, c'est celui qui porte les fruits les plus mortels. C'est là la dernière tentative du mal pour abolir Dieu.... Oh, mes amis, l'enfer et les démons sont des réalités, mais le monde les méconnaît. Si vous n'arrivez pas à ce que je demande, le plus saint d'entre vous n'arrivera jamais au ciel. Tout deviendra un vaste Enfer, et Dieu sera souillé pour toujours. »

Evidemment le sort des cobayes et des lapins est intéressant, mais il ne faudrait pas oublier celui de tant de créatures humaines, nos semblables incontestablement.

Un point sur lequel les grands Esprits ne plaisantent pas est celui du régime de l'alimentation. Quiconque se nourrit de chair est impur, et ne saurait avoir aucune communication avec des Esprits d'un rang tant soit peu convenable. Sur les indications de leurs guides, Maitland et ses amies s'étaient astreints à un régime d'anachorète, se nourrissant exclusivement de graines, de jus de fruits, et d'huile de noix. Un jour Maitland, invité chez un ami, s'était quelque peu écarté de l'ordonnance, et s'était cru permis de goûter une patte de homard, se disant que c'était un animal à sang froid, et que d'ailleurs il ne l'aimait pas. A la prochaine séance, la table refusa d'agir. Dès qu'il enlevait les mains la planchette se mettait en marche, mais sitôt qu'il essayait de les reposer, la table décidément boudait. On la consulta. Elle déclara le méfait, ordonna à l'impur de se purger au plus vite avec de l'huile végétale et le mit en pénitence pour huit jours.

L'assujettissement à un régime aussi sévère avait-il au moins l'avantage de ne mettre Maitland et ses amis en rapport qu'avec de grands Esprits ? Hélas non, car les grands Esprits n'avaient même pas le pouvoir de chasser les mauvais. C'est ainsi qu'un jour « Mary » fut terrifiée par une apparition nouvelle, un homme au regard fatal cherchait à s'emparer d'elle. Pendant plusieurs jours, elle fut très malade et sujette à des vomissements. Le esprits consultés dirent qu'ils n'avaient pu écarter « Cesar Borgia » qui les avait empoisonnés, eux et leur médium.

Quelle drôle d'occupation pour Cesar Borgia que d'empoisonner encore les vivants et les morts au seuil du XX^e^ siècle ?

Il y a encore bien d'autres faits, d'autres occupations singulières auxquelles se livrent les grands Esprits, par exemple celle de faire écrire les chiens.

« Mary » avait perdu un de ces animaux, auxquels elle tenait beaucoup. Ses guides lui réservaient une consolation. Pendant une séance, la planchette

s'agita d'une façon inaccoutumée et le crayon traça des barres à tort et à travers sur le papier. On s'étonna et les guides expliquèrent : « Ne soyez pas surpris. C'est l'esprit d'un chien qui essaie d'écrire. C'est le premier qui fait cette tentative ! » — Et comme les mains restaient sur la planchette, leurs propriétaires étant passablement stupéfaits, (il y avait de quoi) le crayon reprit : « Il dit qu'il n'est pas un chien, mais nous savons qu'il en est un » et l'animal s'exprimant comme pourrait le faire un enfant, de dire : « Moi suis pas un bébé ! » (sans commentaires).

Les Esprits revélèrent à Maitland que pour mettre la dernière main à son livre il devait passer sur le continent et qu'il serait mis à Paris en rapport avec l'esprit du guide de Spinoza (Spinoza avait toujours été le philosophe de prédilection de Maitland). Là sa mission définitive lui fut donnée en ces termes :

« Enseigne la doctrine de l'âme universelle, et de l'immortalité de toutes créatures. C'est de cette révélation que le monde a le plus besoin, c'est la clef de voûte de ta mission. La vie ne peut atteindre la perfection sans cela. Le monde entier attend sa rédemption du nouvel Evangile que tu vas lui enseigner. »

C'est là que la voyante eut ses principales visions : la vision de l'arbre, origine du mal, la vision de la création, la vision des religions du monde la vision de l'erreur de Paul.

D'après Maitland, Saint Paul est accusé de toutes les erreurs de la doctrine de l'Eglise, c'est lui qui, dans un but d'ambition, a enseigné la doctrine néfaste de la rédemption du monde par Jésus crucifié.

Pour terminer nous dirons quelques mots de la vision de Dieu dans l'univers. La voyante était arrivée au paroxysme de l'exaltation. Son esprit traversant les abîmes avait vu les mondes innombrables peuplant l'infini : « Je ne puis plus revenir de si loin, s'écriait-elle, je meurs, voici les anges. Chaque planète a son ange gardien droit devant elle. Je vois l'ange de la terre. Il a six ailes. Il est Dieu. Je vois mon bon génie, AZ, mais son vrai nom est Salathiel. Qu'il est beau ! C'est un homme, et le vôtre Caro (Maitland) est femme. Le mien est rouge, le vôtre bleu, et ils ne font qu'un. C'est l'ange de la terre qui est votre génie et le mien. Je vois celui de Paris, c'est le Pâris de Troie, et sa cité porte encore ce nom. Il est beau, mais sombre, il a des cornes de bouc.

Je vois Pallas Athène. Je passe le cercle des Olympiens, je vois Vénus la mère de l'amour et de la beauté. O Vénus, première née de Dieu, je l'adore. Je vois les dieux et déesses de la Grèce, ceux des Indes et de l'Egypte, Odin et Thor; ils ne sont pas morts ni perdus pour toujours.

Oh ! quelle lumière éclatante. Cachez-moi. Oh ! Dieu, Dieu ! quel éclat l'environne. Emeraude, saphir, diamant. Sa droite projette l'univers par la force de sa volonté, sa gauche l'attire par la force de l'amour. Répulsion, attraction ! Bonté et amour ! Force centrifuge et centripète ! Mâle e femelle !

Marie est à côté de toi, ou plutôt tu es Marie. Marie est Dieu. Dieu est femme. Marie-Aphrodite. Marie, Mère de Dieu, etc., etc...

Cette vision est suivie d'une autre concernant l'Immaculée Conception et qui est conçue dans le même ordre d'idées.

Toutes ces étranges révélations sont closes par une prédiction, la grande guerre ! « Je vois une grande guerre en Europe. Beaucoup de soldats en uniformes blancs et quelques-uns rouges. Toute l'Europe est en guerre. Je vois Paris, pauvre Paris ! il est dans un terrible état. Toute la France est condamnée ! Elle sera partagée ! » etc.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier la part qui doit être faite à la vérité dans cette révélation annoncée comme fermant en 1877 l'ère des révélations, comme étant le fondement de la seule vérité religieuse et prédisant depuis vingt-deux ans que l'Angleterre doit se préparer à une guerre prochaine où la France sera anéantie !

A. SECKER.

RAPPORT SUR LE SPIRITUALISME, par le comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité, *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressaient aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles, en dehors des médiums étrangers à la Société ; dans ses séances plénières le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté ; cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité. Nous en donnons la traduction.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature ; bruits variés ; exécution de morceaux de musique sans agents visibles ; lévitation de plusieurs personnes ; épreuve du feu ; apports d'objets les plus divers ; réponses par coups ou écriture ; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible ; apparition de fantômes à tous les degrés de formation : seconde vue et prophéties ; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

Une telle masse de faits, attestés par des témoins si dignes de foi, n'a pas entraîné la conviction de tous. Les préjugés enracinés dans l'esprit depuis de longs siècles sont tenaces.

En France, ces documents étaient presque totalement inconnus, à peine

si quelques ouvrages spéciaux ont reproduit les conclusions générales du comité. M. le Dr Dusart a fait une œuvre utile en portant à la connaissance des lecteurs, avec les conclusions du rapport, le détail des faits observés et les noms de ceux qui les ont attestés, qui leur donnent ainsi une valeur toute particulière. Tout spirite éclairé demandera ce volume.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

Entre le soleil et la terre.

Par le médium : Baronne Adelma de Vay

(*Suite*).

(Voir la *Revue* de novembre 1899).

Le Néophyte. — « Comment un esprit aussi pervers pouvait-il s'incarner dans une famille honnête ? »

Catherine. — « Les noms, les titres sont nuls dans le monde des Esprits. Il y avait eu des relations antérieures entre ce pauvre Esprit et ses parents, dont la mission avait été de bien élever l'enfant dont ils avaient la responsabilité. Mais, étant frivoles eux-mêmes, ils manquèrent à leur mission, et, eux aussi, ils en subiront la punition. »

Les voyages dans cette sphère sont un spectacle vraiment émouvant ? A chaque instant on rencontre un Esprit malheureux, implorant votre secours. C'était ma mission, de rester un temps donné dans ce monde, pour apprendre à connaître les maux de ces malheureux et pour les consoler. J'aperçus un Esprit courant d'une place à l'autre et criant incessamment : « Arthur ! Arthur ! » — « Qui appelles-tu ? demandai-je, peut-être pourrai-je t'aider ? » — « Je cherche mon mari, répondit l'Esprit qui se nommait Suzanne. Où est-il ? Il mourut et, le jour de son enterrement, je me suicidai d'un coup de pistolet pour le rejoindre ; mais voilà que je ne puis le retrouver. Ah ! que je suis malheureuse ! Aide-moi, chère prêtresse, montre-moi le chemin qui peut me conduire vers lui. Je me nomme Suzanne. Appelle mon nom ; peut-être pourra-t-il l'entendre. »

Catherine. — « Il y aura bien des difficultés à t'aider, pauvre Suzanne, et ton suicide en est cause. Si tu avais su supporter la douleur en te soumettant à la volonté de Dieu, le Très-Haut t'aurait envoyé son aide suprême ! »

Suzanne. — « O mon Dieu, ayez pitié ! J'adorais mon mari, il me semblait impossible de vivre sans lui. Quand il fut raide et mort, et lorsqu'on l'emporta, le désespoir saisit mon âme et je perdis connaissance ; puis je devins calme, et, pendant qu'on l'enterrait, je mis un terme à mes jours par un coup de pistolet. Pourquoi Dieu est-il donc tellement cruel qu'il sépare ceux qui s'aiment et laisse vivre ceux qui se haïssent ! Quand je vis mon

corps sanglant devant moi, j'eus peur. J'étais comme enchaînée auprès de mon lit. Je vis laver ma plaie, et je les entendais se lamenter. Oh, oui, j'étais bien morte ! Alors une joie soudaine s'empara de moi. Je retrouverai mon Arthur, me dis-je ; me voilà vivante après ma mort, lui aussi doit vivre ; non, il n'est pas mort, il faut que je le retrouve ; et nous serons réunis pour toujours, aucune mort ne pourra nous séparer ! J'étais heureuse quand on me mit dans le cercueil et qu'on me déposa auprès de lui, dans notre crypte, tout près de lui. Quand je fus remise de ma stupeur, je l'appelai : « Arthur ! » Mais il ne vint pas. J'allai pleurer sur son cercueil, il ne m'apparut point. Je retournai à la maison, et parcourus nos chambres. Oh ! comme elles avaient l'aspect lugubre et sombre ! C'était affreux ! Où est-il, me demandai-je ? A peine y a-t-il une seconde qu'il est mort ! L'univers me parut immense. Ces millions d'étoiles, comment les parcourir toutes pour le chercher ? Dans laquelle se trouve-t-il ? Il me faudra toute une éternité pour le retrouver ! Oh ! c'est affreux ! Mon suicide n'a fait que rendre la séparation plus grande, et le voici perdu à tout jamais pour moi. Miséricorde ! Le désespoir me saisit en voyant passer ces millions d'Esprits, sans pouvoir le reconnaître au milieu d'eux. Je suis fatiguée de les regarder passer ! Et puis toutes ces sphères ! comment les parcourir ? Dieu et l'immortalité me séparent de lui. Je maudis tout ! »

Catherine. — « Pauvre âme égarée ! prends courage, ne maudis pas Dieu, ne pèche plus contre le Très-Haut. Maudis plutôt ton acte de violence, car c'est lui qui te sépare de ton Arthur, qui se trouve dans un monde plus élevé et plus harmonieux. Il prie pour toi. Va, soumets-toi à la volonté divine ! »

Suzanne. — « Souvent j'entends les Esprits de mensonge qui me disent d'aller tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et que mon cher Arthur y est ; — et je m'égare toujours sans pouvoir trouver le vrai chemin. Tu dis qu'il est dans un monde meilleur ? Je ne le crois pas, car tout le monde est ici. Oh ! il me cherche aussi, sans doute, il aimait tant sa chère Suzanne ! »

Catherine. — « Certainement, il songe à toi, mais il sait se soumettre à la volonté de Dieu. »

Suzanne. — « Oh ! les hommes ! Ils sont toujours plus froids que nous, pauvres créatures qui nous attachons toujours trop. Dans ce monde-ci, la fidélité et l'amour ne semblent compter pour rien. »

Catherine. — « Ne te révolte pas contre Dieu, soumets-toi, je t'en conjure ; tâche de prier, c'est là ta seule consolation. »

Peu de temps après, je rencontrai Suzanne ; elle me sembla tranquille, soumise, et me dit : — « Chère prêtresse, tu as pris part à ma douleur, tu as même prié pour moi, partage ma joie : je suis contente, j'ai revu mon Arthur adoré. Il entendit mes lamentations, il vint me voir, me consola, et me supplia de me soumettre à la volonté divine. Mais il ne put rester auprès de moi, ni moi le suivre ; car nous vivons dans des sphères très différentes

et inégales. Mon périsprit ne pourrait exister dans l'atmosphère où il est, ni le sien dans l'atmosphère épaisse et dense où je me trouve. Nous voilà bien séparés, et pour moi un second suicide est impossible ici ; au surplus, cela n'améliorerait pas ma condition. Il faut se courber devant les lois inexorables de la justice divine. C'est affreux ! On m'a dicté ma pénitence : je serai réincarnée sur la terre. Le temps, qui m'avait été ordonné de vivre sur la terre comme veuve d'Arthur, je dois le passer comme enfant dans une famille nouvelle où je trouverai une mort subite et accidentelle. Arthur m'a promis de devenir mon ange gardien, cela me donne la force de passer par ce purgatoire. Notre séparation est un ordre de Dieu, je ne puis m'y soustraire ; le suicide n'a fait que retarder ma réunion avec Arthur. Bientôt j'oublierai dans mon nouveau corps, car la conscience du passé dormira dans mon âme. Mon acte criminel, ma révolte contre la volonté de Dieu ont mis un gouffre profond entre Arthur et moi, et ce n'est que la pénitence et la contrition qui le feront disparaître. »

Auguste. — « Je me souviens d'un petit tailleur bossu, nommé F., qui, dans mon enfance, venait travailler chez nous. Le pauvre F. était très chétif ; il avait deux bosses, entre lesquelles sa grande tête apparaissait montée sur un cou très court, des jambes estropiées et de longs bras maigres. Je l'aimais de tout mon cœur, car il était bon, toujours gai ; il nous racontait des contes de fées et de revenants qui nous ravissaient. En sortant de grosses prises de tabac de sa tabatière noire, il soupirait et disait : « Mon Dieu ! » F. jouissait d'une grande considération parmi les gens du village, qui le croyaient fort savant et sachant bien des choses cachées. Au milieu de mes travaux spirites, je me souvins du pauvre F. et je me demandai pourquoi un homme aussi bon était tellement défiguré. Je priai mon médium de se mettre en relation avec l'esprit de F. Il vint, et écrivit par la main du médium :

F. — « Me voilà ! moi, le ci-devant tailleur F. Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ensemble ! Où sont-ils ces temps où je te faisais tes petites robes et où tu écoutais mes contes ? Te rappelles-tu l'histoire de Hans Gretch ? Et celle des trois perdus ? »

Auguste. — « Je me les rappelle fort bien. Mais j'aimerais te poser aujourd'hui une question plus grave. Peux-tu me dire pourquoi ton Esprit, bon et brave, fut incarné dans un corps tellement défiguré ?

F. — « Si tu me demandes des choses aussi sérieuses, le petit tailleur F. disparaît, et je suis *l'Esprit* qui parle de son passé. Oui, les bosses furent une punition. Le tailleur F., que tu connus, fut, dans une vie antérieure, un philosophe, un savant étudiant, qui, malgré sa belle science, ne possédait cependant pas la sagesse suprême de la foi en Dieu et dans l'immortalité. C'était en Prusse, en 1709, où je fus un homme ambitieux, hautain, mais savant. Je fis des études de théologie, mais je les quittai bientôt pour devenir juge. J'avais hérité une belle fortune de mon oncle, et je menai avec

ma mère, que j'aimais passionnément, une vie opulente à Berlin. Mon père mourut dans mon enfance ; je n'aimais que ma mère et moi-même. J'appartenais à Berlin à un cercle d'hommes de science qui niaient Dieu. Le démon de l'orgueil régnait dans mon cœur. Ma mère bien-aimée mourut. Ne pouvant supporter cette douleur, je me suicidai sur sa tombe. C'était la fin du grand savant sur la terre, et la conséquence de mon crime fut la naissance d'un petit Esprit chétif et estropié dans le monde des Esprits... Le fait de me voir vivre après la mort me convainquit de l'immortalité ; je me disais donc que Dieu aussi pouvait exister. C'est avec horreur et épouvante que je reconnus ma folie ! J'eus des remords, je devins humble et je mendiai le pardon du Créateur. J'ai fait pénitence dans l'enveloppe du petit bossu F., qui portait dans ses deux bosses toutes sa science et l'orgueil de sa vie antérieure. La pauvreté nous rend humbles et nous enseigne à prier. Je remercie Dieu pour cette pénitence. »

Catherine. — F. fut dans cette sphère après sa première mort, mais, après sa mort dernière, il s'éleva dans un cercle atmosphérique beaucoup plus haut. Avant de quitter cette sphère, il faut que je vous dise combien c'est beau de voir les anges de la mort passer à travers l'espace et les sphères. Ces anges assistent à la naissance des Esprits dans le monde spirite ; ils aident aussi les mourants à se dégager de leur corps humain ; c'est une mission toute spéciale qu'ils ont. Ces Esprits élevés sont auprès des lits des moribonds ; ils connaissent les lois qui attachent l'Esprit au corps, et ils aident les mourants à se défaire des bandes charnelles qui les emprisonnent. Ces anges sont les délivreurs des Esprits. Ainsi ne les craignez pas, ils sont pleins de bonté et de sagesse ; ce sont des docteurs qui vous aident et vous donnent des forces à votre dernière heure. Chacun a son ange de délivrance, qui vient le prendre et l'enlever de la terre. Ce qui fait que le réveil des suicidés est si douloureux dans le monde des Esprits, c'est qu'ils meurent sans l'assistance de leur ange délivreur ; ils restent longtemps dans les douleurs de leur enfantement dans le monde d'outre-tombe. Les anges de la mort viennent à l'heure donnée. Le suicidé ne veut pas attendre ce temps, il empiète sur les lois de la vie, et se crée une naissance précoce dans le monde des Esprits. Aussi le voit-on délaissé, seul, sans conseils et sans aide. Personne ne l'attendant, il est réduit à la grâce de Dieu, à la prière.

BIBLIOGRAPHIE

Constancia. — Buenos-Ayres, septembre, octobre, novembre 1899. Nous lisons toujours avec fruit cette excellente revue, la meilleure de langue espagnole qui se publie en Amérique. Les communications médianimiques de Mme Amalia Domingo Soler, toujours excellemment écrites, sont une source précieuse de renseignements sur l'au-delà et sur le pourquoi des tribula-

tions terrestres. M. F. Senillosa soutient toujours avec bonheur le bon combat qu'il engagea il y a longtemps contre « le plus ignorant des Jésuites » ; enfin dégagée des arguties loyolistes, la bonne foi du Jésuite se dessine loyalement, pour le plus grand honneur de notre confrère. Les conférences données au cercle Constancia ont toujours la même portée philosophique ; Mlle M. Puyol, MM. Becher, Chiriboga, Serié, y prennent tour à tour la parole. Nos félicitations.

La Revelacion. — Alicante, septembre, octobre, novembre 1899. Nos amis d'Alicante suivent fidèlement leur programme, celui d'Allan Kardec. Le feuilleton de la *Revelacion* étudie le spiritisme dans l'histoire de la philosophie et témoigne de laborieuses et productives recherches. M. Navarro Murillo flétrit le pharisaïsme sous toutes ses formes, en s'appuyant sur l'Evangile. M. F. Arques, sous le titre de *La Mort*, est toujours aussi intéressant. Enfin, nous retrouvons toujours avec bonheur, sous la signature de notre ami Sellés, des joyaux taillés comme dans le plus pur diamant, comme cette sublime poésie intitulée *Le Fils du Peuple*, que nous ne pouvons nous lasser de relire.

Revista de Estudios psicologicos. — Barcelone, septembre, octobre 1899. Dans sa deuxième série, après avoir cessé de paraître pendant quelques années, cette Revue reprend avec M. Navarro Murillo toute l'importance qu'elle eut sous la direction de Colavida, Torres-Solanot et Peron. Une intéressante étude sur V. Hugo spirite, un long recueil de phénomènes médianimiques, une très pure évocation aux frères de l'espace (M. Gimeno Tito) ont particulièrement attiré notre attention. Cette Revue publie en même temps, sous la forme de feuilletons, l'Histoire critique du gnosticisme ; Une excursion dans l'Infini et la Batelière du Jucar (roman spirite).

Lumen. — Tarrasa, octobre, novembre 1899. Principaux articles. Les sentiments, la musique et le geste (de Rochas). — Vulgarisation de la science (E. G. Gonzalo). — Notes psychologiques, de Quintin Lopez, auteur de la Magie Théurgique, œuvre très importante qui vient de paraître. Les Songes étude de Quilogo qui nous donne quelques lumineux renseignements sur un sujet encore si peu connu ; La Vierge Rouge (M. N. Murillo). étude sur la Liberté.

La Union Espiritista. — Barcelone, octobre, novembre 1899. Deux demeures (A. Domingo Soler). Lettres à un sceptique (M. Serrot). Ebauche géologique de la Terre (M. N. Murillo)· Compte-rendu du banquet du 8 octobre (Anniversaire de l'Auto-da-fé de Barcelone ; reproduction *in-extenso* des discours prononcés.

La Fraternidad. — Buenos-Ayres, octobre 1899. La mort est-elle douloureuse ? Enfer est un blasphème. Le secret des Mages. Relation de phénomènes.

Il mondo Secreto. — Naples, septembre, octobre 1899. Eléments de magie naturelle et divine (G. Kremmerz). Anthologie du monde secret (G. Lebano). La philosophie du mot en magie (G. di Cocconato).

Revista da Sociedade de Sao Paulo (Brésil). — Octobre 1899. Esotérisme, Prescience (S. M.). Les phénomènes de Lévitation (Diderot Junior). Elementaux, étude kabbalistique (J. C. da Silva). Le spiritisme et la médecine (P. Guedes)

Verdade e Luz S. Paulo (Brésil). — Août, septembre 1899. Occultisme pratique (Ignoto). Maçons et Jésuites. La croisade anti-spirite.

Revista Espirita. — Porto Alegre (Brésil). — Août 1899. L'Avenir de la psychologie (C. Richet). Relativité des connaissances humaines (Crookes).

Reformador. — Rio de Janeiro, octobre 1899. Le problème de l'évolution (L. Cirne).

F. FIGUÈRES.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Le Spiritisme et son rôle dans le monde, conférence publique, par LÉON DENIS, à Liège le 12 novembre 1899. — Mme Hardinge Britten, article biographique traduit du *Light*, par M. GARDY. — Conférences de M. G. Delanne, à Bruxelles et Liège, Schopenhauer, par V. HORION. — Les dompteurs du feu, rapport du Dr PASCAL.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — Conférences de MM. Léon Denis et G. Delanne, par B. MARTIN. — La femme au point de vue spirite, par B. MARTIN. — L'Entrée dans l'au-delà, par C. FLAMMARION. — Ressemblance entre la vie terrienne et la vie sidérale, par l'ORIENTAL. — Un drame d'outre-tombe. — La voyante de Ferriem. — Auto-da-fé, à Barcelone, par B. MARTIN. — Curieux fait d'écriture par un enfant. — Un médium peintre.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Conférences de MM. Léon Denis et G. Delanne, à Charleroi et à Liège. — Phénomènes merveilleux constatés, par A. DE ROCHAS. — 12e et dernière instruction de l'esprit Pasteur BERSIER.

Le phare de Normandie (Rouen). — A travers l'histoire ; Luther, par DEMOPHILE. — Décadence de l'esprit de famille, par E. DELABRAYE. — L'appareil médium, par A. LA BEAUCIE. — Une table prophétique. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900.

La Lumière (Paris). — La nature de l'électroïde ou éthéroïde. — Les sentiments, la musique et le geste. — Schiller et la télépathie. — Les apparitions et les manifestations des morts. — Revue universelle, par le Dr LUX. — Les Congrès, avis important, par LUCIE GRANGE.

En l'honneur de la 19me année de *la Lumière* en 1900 et en faveur de la propagande et des Congrès, sa direction réduit le prix d'abonnement, France : 2 fr. 50 au lieu de 6 francs ; étranger : 3 fr. 50 au lieu de 7 francs. On s'abonne dans tous les bureaux de poste et directement, à Mme Lucie Grange, 96, rue Lafontaine, à Paris.

Le Progrès Spirite (Paris). — L'œuvre d'Allan Kardec critiquée par Max Théon, par LAURENT DE FAGET. — Evocations faites par ALLAN KARDEC, tiré de *Ciel et Enfer*. —

Congrès spirite et spiritualiste international de 1900, section théosophique, par PAUL GILLARD. — Le Revoir, par WIDAR. — La colonne perdue, une coïncidence étrange à 85 ans de distance. — Phénomène graphique chez M. Paul Christian.

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* (Paris). — La propagande spirite, par G. DELANNE. — Des origines du symbole des apôtres, par LUSSIER. — Phénomènes psychiques observés au village de D., par le Dr DUSART et CH. BROQUET. — Extériorisation des facultés de l'âme, par F. NÈGRE. — Avril, poésie par JULES GAILLARD. — Réponse à l'article de Max Théon sur la Doctrine spirite et l'œuvre d'Allan Kardec, par ED. DACE. — La médiumnité du révérend Stainton Mosès, par BECKER. — Faillite des Religions, par PAUL GRENDEL (suite).

La Paix universelle (Lyon). — Le cas Flammarion (suite), par A. ERNY. — Lettre de Brunia à M. Bouvier. — Une séance de magnétisme chez Al. Dumas. — Séance expérimentale à Arles, par BRÉMOND. — Etudes psychiques, par HONORÉ.

Le Spiritualisme moderne (Paris) nous apprend que M. Beaudelot, son sympathique directeur, gravement malade depuis quelque temps, est maintenant hors de danger. Nous souhaitons que sa guérison soit rapide. — Sommaire du n° du 10 décembre : Communication, à l'absent, donnée par l'Esprit *Rochester*. — N'est-il pas plus intéressant de savoir ce qu'est l'homme et où il va, plutôt que d'où il vient, réponse à un matérialiste irréductible, par H. DE LATOUR. — Différence entre l'instinct et l'intelligence, par VIGNIÈRES. — Le corsaire, par O. CHARPENTIER. — 1re communication d'un esprit désincarné depuis dix-sept ans et dont la mort avait été foudroyante, signée Pierre M. — Souhaits ! — Jours d'anniversaire. — Remarquable séance de matérialisation. — La conversion de l'athée, par ROCHESTER.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Note relative à divers phénomènes de télépathie et de lucidité pendant le délire, par E. LACOSTE. — Le neurone et la mémoire cellulaire, par J. RENAUT. — De la conscience subliminale (suite), par H. MYERS.

Le *Lotus bleu*, revue théosophique française (Paris). — La réincarnation (suite), par A. BESANT. — Les Pitris lunaires (suite), par A. P. SINNETT et W. SCOTT ELLIOT. — Foi, doute et certitude (suite), par TH. PASCAL. — L'Habitant du cœur, par GUYMIOT. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par ISABEL COOPER OAKLEY. — Demandes et réponses, par B. K. — Echos théosophiques, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète. H. P. BLAVATSKY.

L'Initiation (Paris). — Lettre-Préface de la réédition du Tableau naturel, par PAPUS. — Pensée de Claude de St-Martin. — L'Idolâtrie, par le Dr TOZIER. — Le Vaudoux, par NATHAN ZEFFAR. — Le jardin qui pleure, par JULES GIRAUD. — Programme des Cours de l'Ecole supérieure libre des sciences hermétiques.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Mithra et la Gnose. — Biographie de Mme Annie Besant. — Sur les Prophéties relatives à la France. — Informations. — Le Spiritisme en Belgique, création d'un nouveau journal *La Lumière* indépendant, social, artistique et littéraire, dirigé par JEAN DELVILLE. — La Science occulte. — Le Prieur (suite). Dans le prochain numéro commencera la publication d'une enquête au sujet de l'issue de la guerre du Transvaal ; les voyantes les plus autorisées seront consultées.

La Tribune psychique (Paris). — Conférence de M. LÉON DENIS. — Chronique psychique, par J. GAILLARD. — Discours prononcé par Camille Flammarion le jour de l'inhumation d'Allan Kardec. — Indispensabilité de la constatation de l'identité des Esprits.

La Lumière, nouveau journal hebdomadaire indépendant, social, scientifique, artistique et littéraire, auquel nous souhaitons la bienvenue, paraît à *Bruxelles* ; administrateur M. Paul Libert, rue de l'Imprimerie n° 32 ; 10 centimes le n° ; abonnements pour la Belgique un an : 6 francs. En dehors de la Belgique un an : 8 fr. — Une illustration tous les mois celle du 1er n° est l'Etude pour le Christ de la Cène de Léonard de Vinci. — Ce numéro contient une série d'articles très intéressants signés entre-autres de Edmond Schuré, Papus, Jean Delville, Annie Besant, Emile de Saint-Auban. Et un feuilleton de *Mabel Collins* : l'Idylle du Lotus blanc.

L'Echo du Merveilleux (Paris). — Les apparitions de Campitello, par O. P. Pancrazi. — Les « Miracles » d'Héléna Soutadé, par E. M. — Le satanisme au XVIIIe siècle ; Mme de Montespan à la Messe Noire, par G. Malet. — Les sorciers au XVIIIe siècle, par E. de Sabran. — La maison hantée de la rue d'Enfer, par G. Lenotre. — Essai sur l'homme et sa destinée, par J. Ganne. — Explication des rêves, par C. de Mirbel. — Le nouveau bijou, par F. de Charliac. — Glossaire de la science occulte, divination, par Jean Darlès.

Il Vessillo spiritista (Vercelli). — Judas Iscariote, tiré de *Harbinger of light*. — Rectification sur une reconstitution de la vie de Jésus concernant la question sociale, par E. Volpi. — Grande question des Matérialistes, par S. Vacca. — Preuve scientifique de l'immortalité, tiré du *Light* de Londres. — Le Chancelier de fer de l'antique Egypte, par W. Ky. — Preuve de la Réincarnation, tiré du *Progrès Spirite*. — Une pensée d'A. Dumas père, par V. Cavalli.

L'Hyperchimie (Douai). — Sur la genèse des métaux, par Tidianeuq. — L'esprit de vin secret des adeptes, par le Dr C. A. Becker.

Reçu le *Monde Invisible*, la Revue de la *France Moderne*, le *Mercure de France* qui publie la Guerre des Mondes, par Wels. *Le Devoir*, revue des questions sociales (Guise) ; La revue de l'*Hypnotisme* (Paris) ; Le *Journal des femmes*, organe du mouvement féministe ; à lire l'article de la Directrice, Maria Martin, « La Dame est l'obstacle » ; *La Plume Libre* ; *La Gazette critique* dirigée par A. Raimon. — Le 1er numéro des *Lettres diplomatiques*, étude mensuelle des faits sociaux, publié par le Comte de Faugère, au château de Faugère, par Brioude, Haute-Loire. — Le 1er numéro d'une nouvelle revue internationale de *Ciencias Hiperfisicas*, publication mensuelle illustrée, de psychisme, magnétisme, hermétisme et occultisme, sous la direction du professeur H. Dentzkof, Plaza de Santo-Domingo 12, 2° izqd à Madrid.

Reçu de M. *Marco des Chênes* une brochure l'Idée de Dieu et le Matérialisme, prix 1 franc.

L'ami des Bêtes (Paris, 31, rue Boissy-d'Anglas). — Souscription pour le refuge des chiens, par Adrienne Neyrat. — La fourrière. — La Mésange, par C. Sargé. — Les ouvriers agricoles, par A. Jouon. — Deux amis des bêtes, par E. Van Muyden. — Correspondance. — Causerie médicale, par G. Post. — L'Esprit et le cœur des bêtes.

M. Lessard, 15, rue Rubens, à Nantes, nous prie d'annoncer qu'il reprendra en janvier 1900 la publication de sa revue *La Religion universelle* ; souhaitons que le succès couronne tous les sacrifices qu'il fait pour continuer son œuvre.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.